

DURAS/GODARD DIALOGUES



L'homme d'images fasciné par le livre et la femme de lettres attirée par le cinéma se sont rencontrés un après-midi. Elle lui a envoyé quelques vérités à la figure. Il a encaissé avec humour. Un dialogue passionnant.

Ses grosses lunettes de prof sur le nez, solidement installée derrière son bureau, quelques feuillets disposés devant elle, Marguerite Duras fixe un regard d'examinatrice attentive et froide sur le jeune homme timide qui vient se soumettre à un interrogatoire sans complaisance: Jean-Luc Godard se prépare à s'expliquer, entre autres, sur son dernier film, *Soigne ta droite*, mais aussi sur le cinéma en général, la littérature, la politique, la télévision...

L'élève Godard s'assied donc sur le bout de son siège, les yeux baissés et le sourire crispé. Il sait ou devine que le professeur Duras ne sera pas vraiment tendre avec lui, qu'elle s'apprête à passer au crible de sa redoutable intelligence la " copie " qu'il lui a remise. De fait, il va être servi!

DURAS/GODARD DIALOGUES

d'après Duras-Godard, entretien filmé par Jean-Daniel Verhaeghe

Adaptation, mise en scène— Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart

En Collaboration avec— Laure Roldàn

Avec Sabrina Kouroughli, Laure Roldàn, Gaëtan Vassart

Dramaturgie — Marion Stoufflet

Création lumières — Franck Thevenon

Son Christophe Sechet

Du 3 juillet au 26 juillet 2020 à 21h30

à la Chapelle Sainte Claire, Théâtre des Halles, Festival d'Avignon

Du 10 septembre au 27 septembre 2020 à 20h30

Au Studio, Théâtre de l'Épée de Bois, Cartoucherie de Vincennes

Disponible saison 2020/2021

Production Cie La Ronde de Nuit; **en coproduction** avec le Pont des Arts – Théâtre de Cesson-Sévigné (recherche de partenaires en cours) ; **en coréalisation** avec le Théâtre des Halles à Avignon et le Théâtre de l'Épée de Bois ; **en résidence de création** au Carreau du Temple et au CENTQUATRE-Paris.

Durée 1h

Contact production: gaetan@larondedenuit.fr

Compagnie La Ronde de Nuit | 19 rue de Moscou, 75008 Paris
téléphone **00 33 (0) 9 54 48 09 49** télécopie **00 33 (0) 9 59 48 09 49**
courriel contact@larondedenuit.fr siret **884 768 00020** ape **9001Z**
Licence entrepreneur spectacle **2-107 490 53-10 749 06**

www.larondedenuit.fr

NOTE D'INTENTION:

Le 2 décembre 1987, Jean-Luc Godard rend visite à Marguerite Duras à son domicile parisien. Cette rencontre établit un dialogue autour de la création artistique à travers l'écriture et la réalisation cinématographique.

Que s'est-il passé dans l'appartement de la rue Saint-Benoît ? À quoi assiste-t-on au juste ? Qui a suscité cette rencontre ? Godard ou Duras ? Un tiers absent ?

Le sentiment est d'arriver au milieu d'une conversation entamée il y a des lustres, pleine de sous-entendus, de références implicites, d'amitié usée et d'allusions pudiques. Le "dire" est pourtant au centre de l'échange et Duras semble vouloir "faire rendre les armes" à Godard. C'est qu'au fond il s'agit bien d'une rencontre monstrueuse.

Duras et Godard. L'Écriture et le Cinéma. L'homme et la femme. Le dernier mot sera celui de Godard : "On ne peut pas se parler et la télévision peut montrer ça."

Il a raison. Le film soulève une question supplémentaire : avec qui parle-t-on quand on est Duras ou Godard ?

Faire dialoguer Godard et Duras par ce qu'on sait d'eux — les multiples interviews qu'ils ont laissé — mais aussi troubler le réel en superposant à leurs voix, les nôtres, nos voix en même temps que celles des deux acteurs. Se dessine dès lors une carte de l'intime et de l'artistique. **Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart**

Projet d'actions culturelles :

Ce spectacle se déplacera pour des représentations au Centre Pompidou à Paris, au Lycée Cassin d'Arpajon, une sortie de résidence au CENTQUATRE-PARIS, au Carreau du Temple, (en cours)
...

Calendrier de création :

Mai 2020 : résidence au CENTQUATRE-PARIS

Juin 2020 : résidence au Carreau du Temple- Paris

Juillet 2020 : Festival d'Avignon, Théâtre des Halles, Chapelle Sainte-Claire

Septembre 2020:Théâtre de l'Épée de Bois

Critique du Journal Le Monde

Le Monde

Publié le 27 décembre 1987

(à propos de Duras-Godard, entretien filmé par Jean-Daniel Verhaeghe)

L'homme d'images fasciné par le livre et la femme de lettres attirée par le cinéma se sont rencontrés un après-midi. Elle lui a envoyé quelques vérités à la figure. Il a encaissé avec humour. Un dialogue passionnant.

Ses grosses lunettes de prof sur le nez, solidement installée derrière son bureau, quelques feuillets disposés devant elle, Marguerite Duras fixe un regard d'examinatrice attentive et froide sur le jeune homme timide qui vient se soumettre à un interrogatoire sans complaisance: Jean-Luc Godard se prépare à s'expliquer, entre autres, sur son dernier film, *Soigne ta droite*, mais aussi sur le cinéma en général, la littérature, la politique, la télévision...

L'élève Godard s'assied donc sur le bout de son siège, les yeux baissés et le sourire crispé. Il sait ou devine que le professeur Duras ne sera pas vraiment tendre avec lui, qu'elle s'apprête à passer au crible de sa redoutable intelligence la " copie " qu'il lui a remise. De fait, il va être servi !

Tout paraît bien commencer, pourtant. " Ton film est très beau ", lui dit Marguerite. Tiens ! elle le tutoie. Cela fait cinq ans qu'ils ne se sont pas vus, mais ils s'estiment et même — on l'apprendra par la suite — se sentent assez proches l'un de l'autre, comme l'est souvent l'élève doué de sa maîtresse. Il remercie, ému : " Tu sais bien dire du bien des choses. Moi, je ne sais bien dire que du mal ". Mais il ne perd rien pour attendre : pour dire du mal, elle s'y connaît aussi. " Je ne vois pas chaque fois la raison d'être du texte ", dit-elle. Puis elle y va carrément : il aurait mieux fait de faire un film muet, avec beaucoup de son.

Dur, dur ! Lui, respectueux, dit que les mots, chez des écrivains comme elle ou comme Beckett, sont des " rois ", mais chez lui ne sont que des " lutins ". Conciliant, il reconnaît : " Je n'aurais pas dû mettre des mots. " Impitoyable, elle pousse son avantage : " Tu aurais dû mettre de la musique, des visages ".

Et ce n'est pas fini. Chacun sait que Jean-Luc Godard adore parsemer ses films de citations livresques. " Tu ne les lis pas, les livres ", lui lance-t-elle avec la force de l'évidence. Il avoue: " Je les feuillette. C'est comme les films : je ne les vois jamais en entier. " Il concédera même, un peu plus tard, qu'il n'a pas lu le *Vice-Consul*, de Marguerite Duras ! Elle continue : " Il y a quelque chose dans l'écriture qui t'insupporte. Tu ne tiens pas le coup devant l'écrit. " Là, il commence à craquer : " Il me faudra deux ans pour m'en remettre, dit-il, c'est comme une analyse. " Il tente une échappatoire très " godardienne " :

" Cette infirmité, c'est peut être par là que je dois passer. La caméra est infirme. Le pied de la caméra a trois pattes, une table en a quatre ". Irréfutable, non ? Rien à faire. Marguerite reste inébranlable. "Non, non, je ne marche pas ", dit-elle.

A le voir ainsi malmené par sa terrible interlocutrice, on est partagé entre la jubilation et la compassion. On jubile d'abord parce qu'on est toujours heureux quand le bon élève, celui qui dit tant de mal des autres, qui les écrase de sa supériorité et de son mépris, se fait bousculer par le prof ; et quand le prof balaie d'un revers de main les astuces et les jeux de mots que le bon élève veut nous faire prendre pour des pensées profondes.

Puis on finit par trouver Marguerite un peu sévère et, pour tout dire, assez antipathique. Normal : passé le moment de joie maligne, on se sent plutôt du côté des élèves que des profs... Surtout quand Jean-Luc réprime (mal) un bâillement et qu'elle lui dit : " Ne bâille pas ; si tu bâilles, je coupe. " Il répond : " Tu me diras comme Sacha Guitry : bye bye. " On voit que Jean-Luc ne peut pas se retenir de plaisanter. Les examinateurs, en général, n'aiment pas beaucoup ça.

La conversation continue. Sur les rapports entre le cinéma et la littérature. Sur Shoah, dont Godard n'est pas enthousiaste. Sur Sartre, qu'il défend contre Duras, qui définit son parcours comme " une énorme carrière de nullité ". Sur la musique : elle aimerait qu'il porte à l'écran le Sacre du printemps ou Noces de Stravinsky.

Peu à peu, l'humour aidant, Jean-Luc relève la tête. Et on est content pour lui. Il retrouve son souffle, ses formules, son art de l'esquive. On ne comprend pas tout, ce serait trop simple, mais, comme toujours, c'est drôle, stimulant, injuste, profond. De son côté, Marguerite se fait moins rude, moins impérieuse. Au lieu d'interroger, elle parle, suggère, cherche. Un vrai dialogue se noue, un peu décousu quelquefois, passionnant le plus souvent. Lui, homme d'images fasciné par le livre ; elle, femme de lettres attirée par le cinéma. " Littérature et cinéma, dit-il, c'est l'envers et l'endroit. " Il ajoute, énigmatique : " Le cinéma commence par le temps retrouvé, la littérature commence par le temps perdu. " Marguerite approuve. Allons, Jean-Luc aura au moins la mention " bien " à son examen !

Peu à peu, l'humour aidant, Jean-Luc relève la tête. Et on est content pour lui. Il retrouve son souffle, ses formules, son art de l'esquive. On ne comprend pas tout, ce serait trop simple, mais, comme toujours, c'est drôle, stimulant, injuste, profond.

Lien du film : <https://www.youtube.com/watch?v=J90qwAvwDnA>



On peut lire les dialogues entre Marguerite Duras et Jean-Luc Godard comme la rencontre de deux solitudes. Non pas celles que les biographes documenteraient, et qu'ils s'attacheraient sans doute à contester ou nuancer, mais celles que leur arts respectifs appellent et repoussent, à la fois, sans cesse. C'est cette parole que nous donnerons à entendre, ces solitudes que nous donnerons à percevoir, l'espace d'un instant.

Rencontres de Duras et Godard:

Il s'agit à la fois pour l'écrivain et le cinéaste d'un rapport de fond et d'une histoire circonscrite. Pendant quelques années, ils se croisent et échangent « deux ou trois choses » qui les aident à penser : leur seconde rencontre a lieu après la publication par l'un et l'autre de recueils de réflexions sur le cinéma, Duras avec *les yeux verts* et Godard avec *Introduction à une véritable histoire de cinéma*.

On retrouve dans leurs dialogues à peu près tout ce qui traverse ces livres : la question des relations entre l'écrit et l'image, de la représentation de ce qui est jugé irreprésentable, des considérations sur l'enfance ou la télévision. On y retrouve aussi une même passion profonde, une manière de faire littéralement corps avec leur médium, d'en parler avec un lyrisme fulgurant entrecoupé de remarques sèchement ironiques, porté par une conviction qui leur fait parcourir l'histoire, convoquant tour à tour Moïse, Rousseau, Faulkner ou Sartre.

L'endroit de leur rencontre est manifeste. L'écrivain **Duras** est aussi cinéaste, et le cinéaste **Godard** entretient depuis ses premiers films un lien particulier à la littérature, à l'écrit et à la parole. N'est-il pas le plus écrivain des cinéastes, quand tout refuse en lui ce que cela implique. **Duras** fait du cinéma tout en affirmant se défier de l'image, et s'interroge sur la façon d'y parvenir à une présence du texte qui combinerait ses puissances d'évocations avec celles de plans peu ou pas illustratifs, aux actions ténues et non enchaînées.

Godard se demande quand à lui comment lier intimement l'image à la parole en brisant le privilège et la présence des noms sur les choses, la prééminence des scénarios sur les films.

Dans *Passion* de Jean-Luc Godard, un personnage dit qu' «il faut voir ce qu'on va écrire » et non l'inverse, mais qu'il est «difficile de voir les choses avant d'en parler ».

Pour cela, Godard incruste les mots à l'écran ; mixe jusqu'à l'indistinction paroles, musiques et bruits ; transforme les citations en matériaux bruts qu'il répète, fragmente et déforme.

Ces trois dialogues enserrent encore un autre échange. Dans les années 80, Godard revient à un cinéma plus visible, après dix années d'oeuvres militantes et autant d'essais vidéo, à l'écart des circuits classiques de distribution. C'est à ce moment-là qu'il connaît alors « une deuxième vie au cinéma ». Simultanément, Duras revient à une écriture plus séparée de la réalisation de films, après plus de dix années de textes majoritairement liés au cinéma.

Le succès littéraire de l'*Amant* (1984) correspond à la fin de son activité de cinéaste: elle réalise son dernier film, *Les Enfants*, en 1985. C'est au moment de ces changements qu'ils se rencontrent, **Godard** venant interroger l'écrivain qu'il dit n'avoir jamais pu être, et **Duras** se confronter celui qui est pour elle « *le plus grand catalyseur du cinéma mondial* », le plus grand créateur d'un art qu'elle s'apprêta à quitter et dont elle n'aura pas acclamé beaucoup de noms. L'un comme l'autre ignorent d'ailleurs presque totalement, au fil de leurs dialogues, les cinéastes qui partagent la même interrogation croisée des mots et des images : Philippe Garrel et Jean Eustache sont rapidement évoqués par Godard dans le dialogue de 1987.

Il y a là un signe de leur splendide isolement, en même temps que d'un reflux esthétique.

Le temps des grandes œuvres cinématographiques fondées sur les disjonctions radicales de l'image et du son est en train de s'achever. La parenthèse que constituent ces dialogues entre **Marguerite Duras** et **Jean-Luc Godard** coïncide avec le moment de reflux des ces œuvres. Elle est aussi l'un des témoignages les plus forts de la réflexion qui les portait.

On peut lire les dialogues entre **Marguerite Duras** et **Jean Luc Godard** comme la rencontre de deux solitudes. Non par celles que les biographes documenteraient et qu'ils s'attacheraient sans doute à contester ou à nuancer, mais celles que leurs arts respectifs appellent et repoussent, à la fois, sans cesse. *Gaëtan Vassart*

Projet d'actions culturelles :

Ce spectacle se déplacera pour des représentations au Centre Pompidou à Paris, au Lycée Cassin d'Arpajon, une sortie de résidence au CENTQUATRE-PARIS, au Carreau du Temple, (en cours)

...

Calendrier de création :

Mai 2020 : résidence au CENTQUATRE-PARIS

Juin 2020 : résidence au Carreau du Temple- Paris

Juillet 2020 : Festival d'Avignon, Théâtre des Halles, Chapelle Sainte-Claire

Septembre 2020:Théâtre de l'Épée de Bois



Sources INA Duras-Godard / Dialogues:



<https://m.ina.fr/video/CPC87013879/duras-godard-video.html>

<https://www.dailymotion.com/video/x2cmuk5>

Extraits :

J.-L. G. — Mais peut-on faire aujourd'hui un écrit qui ne soit pas un discours magistral? Moi, je ne le pense pas.

M. D. — On peut essayer.

J.-L. G. — On peut essayer, mais je pense que c'est peine perdue. Et que c'est pour ça que tu fais *Le Camion*, *India Song* ou *Lola Valérie Stein*, ou que tu as besoin de faire *Vera Baxter*. S'il y a Delphine Seyrig, ce n'est pas la même chose que s'il n'y a pas Delphine Seyrig. À l'époque de *Barrage contre le Pacifique*, ce n'était pas exactement ça, donc il y a eu un déclic par rapport à l'angoisse d'écrire... J'ai l'impression que l'image, on la rature...

M. D. — Tu parles de quoi? Du *Barrage contre le Pacifique*?

J.-L. G. — Ce que je hais, ce que je déteste – c'est pour ça que j'ai arrêté un peu, tout en essayant de survivre –, c'est qu'en fait, on vous empêche de faire un film calmement, avec plaisir et calmement. On vous le fait faire avec angoisse, et l'angoisse, je pense, vient de l'écriture, tôt ou tard, peut-être pas des « vrais écrivains » – si ça a un sens de dire ça. Mais que ça vient de... justement: Moïse, il a vu les images, il n'a pas crié. Après, il s'est mis à crier.

M. D. — Mais le Deutéronome, tout Esther, c'est la parole...

J.-L. G. — Oui, ce sont des gens qui empêchent l'image. Ils l'ont toujours dit: « tu ne feras pas d'images », « il ne faut pas faire d'images », alors qu'ils ne se privent pas d'en faire.

M. D. — Tout le Moyen Âge français, européen, tout l'Islam, c'est privé d'images, aussi. Historiquement, ça avait un autre sens.

J.-L. G. — Oui, mais c'est rare. Ou l'histoire de Van Gogh, c'est vrai que c'est l'un des rares peintres qui aient peint en

jouent pas. Ils se proposent pour donner une approximation du personnage¹. Je ne peux plus entrer dans un film où des comédiens prennent en charge la représentation. C'est un relais entre l'auteur et moi, spectateur, que je ne supporte plus... Toi, tu es le seul à te servir des comédiens en les niant².

J.-L. G. — Tu crois au diable, toi?

M. D. — Moi? je crois au diable, oui. Je crois au diable. Je crois au mal. Puisque je crois à l'amour, je crois aussi au mal.

J.-L. G. — Hier, tu disais que ça t'étonnait qu'on ne parle pas de la désinfection de la politique?

M. D. — Désaffection.

J.-L. G. — Oui...

M. D. — Tu as fait exprès de changer le mot. On ne veut pas les désinfecter. Ça pullulera toujours. Les écrans sont complètement empoisonnés par cette parole qui représente

colère¹. Mais ce n'est pas sûr, je ne pense pas que c'est de la colère comme d'autres, ce n'est pas tout à fait ça. On pourrait le croire, mais je crois que ce n'est pas ça. Alors qu'il me semble que les écrivains ou les musiciens sont en colère. Ils ont besoin que ça crie...

M. D. — Je ne peux pas concevoir une littérature de tout repos, ce serait plutôt une littérature de crise... Je ne crois pas que l'image puisse jamais remplacer ce que j'ai appelé « la prolifération indéfinie » du mot.

J.-L. G. — Pourquoi l'éliminer complètement?

M. D. — Pourquoi éliminer le mot?

J.-L. G. — Non! Éliminer le fait de *voir sans dire*!

M. D. — Je ne l'élimine pas, puisque je fais du cinéma. Là, depuis trois, quatre films, ce que j'ai éliminé, ce sont les comédiens. Je viens de faire cinq films sans comédiens. Je ne sais pas si dans *India Song*, il y a des comédiens. Il y a des propositions, mais je ne sais pas si ce sont des comédiens, dans la pleine acception du terme. De toute façon, ils ne

1. Van Gogh traverse l'œuvre de Godard depuis, au moins, *Pierrot le fou* (où est inséré un gros plan sur le tableau *Le Café de nuit*, tandis que l'on entend Ferdinand, *off*: « J'ai vu le café où, un soir terrible, Van Gogh a décidé de se couper l'oreille. »), et jusqu'à certaines expérimentations chromatiques d'*Adieu au langage*. Il est l'une des figures tutélaires de la recherche picturale de Godard, comme de son rapport à la solitude et à la possibilité de la folie. « Bien des rasoirs de Van Gogh ont dû tourner autour de ses oreilles, et si chacun de ses films est une naissance, elle est si cruelle qu'elle paraît toujours mettre sa vie en danger. Godard est le seul cas de sincérité poussé jusqu'à l'auto-destruction que je connaisse au cinéma. » (François Chalais en 2002, cité par Antoine de Baecque, *Godard. Biographie*, Grasset, 2010, p. 181.) L'image qui clôt les quatre heures et demie des *Histoire(s) du cinéma* est une surimpression entre un portrait photographique de Godard et la deuxième *Étude pour un portrait de Van Gogh* de Francis Bacon.

une parole dégradée, un discours dégradé, complètement. Antinomique de la parole véritable. Une parole antinomique de la parole. Tous les grands politiques ont écrit. Ils n'ont pas parlé. Enfin, on est loin d'une parole après coup, d'une parole comme celle dont on a commencé à parler tout à l'heure. *Commentatrice*. Celle que j'ai refusée à Digne. Rien n'est moins écrit que le discours politique du pouvoir. Par *pouvoir*, j'entends évidemment tous les partis institutionnalisés, de gauche ou de droite. C'est-à-dire la parole du commerce politique, la parole de la propagande. Celle des bateleurs. Rien n'est plus opposé à la véritable parole que ça. Et souvent, il faut dire que la parole du cinéma, *cinématographique*, est à l'instar de celle-là. C'est une parole qui se vend, qui vend sa marchandise. Au fond, je suis très morale!¹ [Rire.]

J.-L. G. — Si on va à la télévision, il faudrait faire cette interview...

M. D. — À quelle télévision ? C'est vrai que tu voudrais venir avec moi à la télévision ? Je croyais que tu me posais une question de principe, comme ça.

J.-L. G. — Oui, c'est vrai aussi, j'aimerais mieux faire de la télévision. Mais c'est plus difficile.

M. D. — Tu parles d'une télévision que tu ferais toi-même¹ ?

J.-L. G. — Non. Dans laquelle on peut participer de manière spéciale, parce qu'on aime un peu plus ça. J'ai lu une fois un entretien dans *Fortune*, la revue américaine – ou dans *Business Week* –, une interview du directeur de la chaîne ABC. Il disait : « Les gens croient qu'on fabrique des programmes et que c'est notre principale préoccupation, alors que fabriquer des programmes, c'est notre deuxième préoccupation. La première, c'est de fabriquer des téléspectateurs. » J'ai vu que là, on n'était pas de taille... Dans le livre, on est de taille, un peu encore...

M. D. — Mais quand tu dis que tu veux m'interroger à la télévision, et que je dis que si c'est toi, j'accepterais, tu voudrais vraiment le faire ? Ou bien tu voudrais faire un film de télévision ?

J.-L. G. — Alors, ça sera une amie à moi qui le fera. Ce

M. D. — Non. Je suis créole. Je suis née en Indochine.

J.-L. G. — Ah, c'est bien que ça soit... qu'une Créole parle d'Auschwitz.

M. D. — Les deux derniers films.

J.-L. G. — J'aimerais bien faire un film sur un camp de concentration, mais il faudrait des moyens, et¹...

M. D. — Je viens de faire deux films sur les Juifs. *Aurélia Steiner*. Enfin, j'en ai fait un, je vais faire l'autre².

J.-L. G. — Mais là, *Le Camion*, c'est énorme, parce que c'est intransigeant, c'est... Tu as des enfants ?

M. D. — Oui. J'ai un fils. Mais quand je te dis que les silences sont cernés par de la parole... tu es d'accord ? Je trouve que les deux paroles, la parole sur le voyage du *Camion*, et la parole de ce que j'appelle la « chambre de l'écriture », la chambre noire où se fait le texte, ce sont des paroles radicalement différentes. Ce n'est pas la même. La parole du *Camion*, la parole extérieure m'est plus proche

que... maintenant, quand je vois un camion, il ne faut pas trente-six images, il en faut une, comme dans la publicité. Quand je vois un camion, je pense : « une femme parle ». Je trouve cela assez extraordinaire. Et c'est une parole de mastodonte¹.

M. D. — [Rire.] Alors tu vois, dans *Le Camion*, puisque tu en parles, ce que j'aime beaucoup, c'est les moments de silence. Quand tout à coup, Gérard Depardieu m'offre une cigarette, que je dis non et que je me tais et qu'il est complètement déboussolé parce qu'il ne peut pas savoir, il ne comprend pas ce que c'est que ce silence. Quand j'ai parlé des camps de concentration, des petits Abraham d'Auschwitz, eh bien ces moments de silence ne peuvent être, ne peuvent exister que s'il y a eu de la parole avant, que s'ils sont cernés par de la parole. Enfin, du vrai silence, c'est-à-dire du silence sans rien, sans musique².

J.-L. G. — C'est très bien si c'était... Enfin, toi, tu es d'origine juive ?

1. Dans *Sauve qui peut (la vie)*, Paul Godard (joué par Jacques Dutronc) dit à la salle de classe devant laquelle Duras refuse de se présenter : « Chaque fois que vous verrez passer un camion, pensez que c'est une parole de femme qui passe. »

2. Abraham est, dans *Le Camion*, le personnage qui parle.

que la parole de la chambre d'écriture. J'ai eu beaucoup de joie à faire *Le Camion*. Beaucoup. On a tourné en cinq jours.

J.-L. G. — Et à faire un livre, comme [celui] qui s'appelle *Les Lieux...* ?

M. D. — Je ne l'ai pas fait. J'ai été interrogée, comme maintenant. Et ensuite, ça a été repris et édité¹. Je pense qu'on peut faire un livre complètement oral. Le dire. Sans interlocuteur. Ce ne serait pas du tout un disque, puisque la bande elle-même n'aurait aucun avenir, ne serait pas reprise. Elle serait détruite une fois le livre fait. J'y pense depuis quelques années et c'est curieux, puisque je viens de recevoir deux offres de livres oraux comme ça, mais qu'on aurait vendus en minicassettes ? La trahison... ce que tu es en train de faire² ! [Rires.]

1. *Les Lieux de Marguerite Duras* (1977) recueil des entretiens que Michelle Porte avait réalisés pour deux émissions de télévision du même titre, produites par l'INA et diffusées sur TF1 en mai 1976. Dans *Sauve qui peut (la vie)*, lorsque Marguerite Duras refuse de se présenter à la classe, Paul Godard ouvre *Les Lieux de Marguerite Duras* et en lit l'une

M. D. — Tu veux parler du spectateur du cinéma ?

J.-L. G. — Il faudrait beaucoup de temps, mais oui, il faudrait.

M. D. — Si on avait un jour, on dirait des choses, beaucoup de choses ! Pendant que je t'attendais, ce matin, à l'hôtel, à Lausanne, j'ai écrit quelque chose sur le spectateur de Godard et de Duras.

J.-L. G. — Je pense que les spectateurs sont plus véritables que les... Moi, ils ne m'ont jamais soutenu, quand même, ils m'ont laissé soutenir. Ils ne m'accueillent bien que si je fais l'effort d'aller jusqu'à eux, mais sinon, ils laissent tomber...

M. D. — Mais tu es d'accord qu'il y a des couches irréductibles les unes aux autres ?

J.-L. G. — Oui.

M. D. — Je pensais qu'on était du même avis. Ce que j'appelle le « spectateur premier », c'est là-dessus que j'ai écrit quelque chose, ce matin : le plus infantile, le mineur du cinéma, celui-là, il reste dans sa zone, il est autistique,

il recherche les violences de l'enfance, la peur de l'enfance, et il n'y a rien à faire pour le faire bouger¹. Alors je trouve qu'il y a une naïveté à croire qu'on peut écrire pour beaucoup de gens. Ça arrive, ça peut arriver, mais c'est des accidents du public.

J.-L. G. — Tout à fait.

M. D. — *Hiroshima*, je crois que c'est la ville, c'est la catastrophe qui a fait le public.

J.-L. G. — Absolument.

M. D. — Parce que c'est un film difficile. Et *India Song*, qui marche aussi puisqu'ils doivent en être à plus de 200 000, maintenant, je pense que c'est l'Inde aussi. L'exotisme a joué. La musique. Les deux musiques : les musiques laotiennes et les musiques de Carlos d'Alessio².

J.-L. G. — Avec le texte, ce qui m'ennuie, par rapport à la musique, c'est que j'ai l'impression qu'on me force... ou alors, c'est la parole du pouvoir, mais je n'arrive plus à la séparer de l'autre, à des moments.

M. D. — Laquelle ?

J.-L. G. — Eh bien, celle qui me fait suivre un mouvement plutôt qu'un mouvement, me suivre.

M. D. — Mais tu parles de la parole avec musique, ou bien tu parles de la parole ? Tu dis que cela te gêne : dans *India Song* ?

J.-L. G. — Non non, pas du tout ! C'est ma méfiance du texte, j'ai l'impression que, quel qu'il soit, même le tien, je n'arrive pas à le percevoir autrement, sinon par le biais d'autre chose qui lui est étranger, comme une image ; que j'arrive à percevoir ton texte dans des images. Mais ton texte seul, je n'arrive pas à le différencier des nouveaux philosophes ou des anciens philosophes...

M. D. — Tu as parlé du *Ravissement de Lol. V. Stein*.

J.-L. G. — Le mot me suffit, parce que je mets une image, je mets un camion, je mets autre chose, alors... ça peut durer une journée. Parce que je fais tout ce travail ou ce plaisir.

M. D. — Alors c'est vraiment un réflexe de refus que tu as.

J.-L. G. — Un peu... Et alors, ça m'intéressait de te demander à toi, justement – toi qui as le réflexe contraire.

M. D. — Oui...

J.-L. G. — J'ai l'impression que je l'ai depuis longtemps, ce réflexe ; que je n'ai fait que le développer, mais que je l'ai eu tout naturellement ; que de travailler dans le cinéma n'a fait que le renforcer, le rendre définitif, comme si je m'étais dit : « bien, j'ai eu raison ». Maintenant je vois bien – alors que j'ai l'impression que toi, c'est le contraire, c'est le mouvement contraire.

M. D. — C'est l'imprégnation de l'image par le texte. Ce mouvement contraire est déroutant, chez toi. C'est encore ce en quoi je me retrouve le plus. Et toujours. Mais il faut quand même parler du discours dégradé que représente la parole du cinéma parlant. Je dis quelquefois que le premier

film parlant, c'est *Hiroshima mon Amour*. Parce que Resnais m'a dit : « Ne faites aucune différence, je vous en supplie, c'est pour cela que je viens à vous, entre ce que vous écrivez et ce que je vous demande¹. » Je pense que c'était peut-être le seul à pouvoir accepter ça – et à le demander. De commencer un film sur la plus grande catastrophe du monde par : « Tu n'as rien vu à Hiroshima. » Alors que le monde entier était inondé de photographies. Et de ce point de vue-là, il est vraiment étonnant, Resnais. Je pense que ça m'est resté, à travers tous mes films, ce qu'il m'a demandé là. D'oser. Et bien entendu que je n'aurais pas fait du tout de cinéma si j'avais dû faire un film d'images, je n'aurais pas su.

J.-L. G. — Mais je pense aujourd'hui qu'une parole d'homme est différente d'une parole de femme... Et que là, ce n'est pas par hasard si c'est une femme qui dit : « Tu n'as rien vu à Hiroshima. » Enfin, pas par hasard... ça s'est fait comme ça.

M. D. — Non, je ne crois pas. C'est-à-dire qu'on est moins habitués que vous à parler, à se trouver juge comme ça, tout d'un coup, tomber à pic sur un événement de ce calibre-là, fabuleux, comme la catastrophe d'Hiroshima. On a moins l'habitude, les hommes jugent tout le temps.

[Coupure.]

M. D. — Jamais aucune télé n'acceptera de nous donner en direct. Rien que ce qu'on vient de dire là sur la pourriture des écrans, tu vois : parole empoisonnée. Une fois, il y a eu

1. « Resnais est le seul cinéaste qui ne m'ait jamais dit : "Vous ne faites pas cinéma, vous n'avez pas l'optique cinéma." Il m'a constamment provoquée au contraire à faire littéraire. » (Entretien avec Marguerite Duras, *Les Lettres nouvelles*, 12 mai 1959, cité dans *C'était Marguerite Duras*, op. cit., p. 300.)



Présentation de la Compagnie La Ronde de Nuit et ses 4 créations depuis sa création en 2014 :

L'ÉQUIPE

Sabrina Kouroughli – Metteuse en scène et comédienne / rôle Duras



— Diplômée du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2004 (classes de Joël Jouanneau, Éric Ruf et Gérard Desarthe) après des études au conservatoire de Danse de Lyon. Elle travaille sous la direction de Joël Jouanneau (*J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce à la Cité Internationale (Festival d'Automne), spectacle pour lequel elle obtient la nomination **Révélation meilleure comédienne aux Molières 2005**;

Atteintes à sa vie de Martin Crimp (Cité Internationale, Festival d'automne); *Le Marin d'eau douce* de Joël Jouanneau; *Sous l'œil d'Œdipe* d'après Sophocle au Festival

d'Avignon), Jean Louis Martinelli (*Kliniken* de Lars Norén), Philippe Adrien (*Meurtres de la princesse juive* d'Armando Llamas), Jacques Nichet (*Faut pas payer* de Dario Fo; *Le Commencement du Bonheur* de Giacomo Leopardi; *Variation sur le temps* au Collège de France), Gilberte Tsai (*Le gai savoir* d'après Duras), Pauline Bureau (*Le songe d'une nuit d'été*), Jacques Vincey (*Jours Souterrains* de A. Lygre.), Bernard Sobel (*L'homme inutile* d'Olecha), Christophe Rauck (*Les serments indiscrets* de Marivaux), Gaëtan Vassart (*Anna Karénine - Les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi* d'après Tolstoï; *Mademoiselle Julie* d'après Strindberg, *Bérénice* de Racine). Professeur d'art dramatique, Sabrina Kouroughli intervient régulièrement en classes de Première et Terminale, Option théâtre, au Lycée René Cassin d'Arpajon, au Théâtre Paul-Eluard à Choisy le Roi, en ateliers de mise en scène, d'écriture et de jeu à la Comédie de Picardie, à la Royale Académie Internationale d'Été de Wallonie, Belgique; à l'école Florent, ou au Théâtre des Quartiers d'Ivry, centre dramatique national du Val-de-Marne. Sabrina Kouroughli écrit en 2012 "Retours en loge", texte dramatique qui reçoit les Encouragements du Centre National du Théâtre, et mis en espace à la Comédie de Picardie après sélection par le Comité de lecture du théâtre.

Metteuse en scène, Sabrina Kouroughli signe la dramaturgie ou la collaboration à la mise en scène de Jacques Nichet dans *Braises et cendres* d'après Blaise Cendrars, création à la Scène Nationale d'Albi; *Compagnie* de Beckett créé au Théâtre National de Toulouse, *Anna Karénine - Les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi* d'après Tolstoï mis en scène de Gaëtan Vassart, et *Mademoiselle Julie*. En 2019, Sabrina Kouroughli met en scène avec Gaëtan Vassart *Bérénice* de Racine à la Manufacture des Oeillets, Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN du Val-de-Marne, avec Valérie Dréville, Stéphane Brel, Sabrina Kouroughli, Magaly Godenaire, Stanislas Stanic, Anthony Paliotti et Maroussia Pourpoint.

Gaëtan Vassart - Metteur en scène et comédien/ rôle Godard



Gaëtan Vassart intègre le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2004 (classes de Joël Jouanneau, Philippe Adrien et Gérard Desarthe) après une formation à l'INSAS à Bruxelles en section mise en scène. Gaëtan Vassart travaille en compagnonnage sous la direction de Bernard Sobel (*Dons, mécènes et adoreurs* d'Ostrovski au T2G; *Le mendiant ou la mort de Zand* de Iouri Olecha à la Colline; *Amphitryon* de Kleist à la MC93; *La pierre* de Mayenburg à la Colline; *Hannibal* de Grabbe au Théâtre de Gennevilliers),

il joue sous la direction de Philippe Adrien (*Yvonne, princesse de Bourgogne*; *Meurtres de la Princesse juive d'Armando Llamas*), Michel Didym (*Poeub* de Serge Valetti à la Colline), Joël Jouanneau (*Préparatifs d'immortalité* de Handke), Pauline Bureau (*Songe d'une nuit d'été*), Gérard Desarthe (*Hôtel Fragments* d'après Ivanov de Tchekhov), Sarah Capony (*Femme de chambre* de Markus Orth), Fida Mohissen (*Le Roi, c'est le roi* de Saad Allah Wanouss), Marc Feld (*La Comédie des erreurs* de Shakespeare au Théâtre de Chaillot), Brigitte Jacques (*Pseudolus* de Plaute à l'Auditorium du Louvre) et Yves Beaunesne (*Le Cid* de Corneille). Auteur de chansons, il écrit paroles et musiques de trois albums et se produit dans diverses salles (Francofolies de Spa, 1ère partie à l'Olympia, Les Trois Baudets...). Auteur de théâtre, il écrit et met en scène : **Toni M.** (texte qui reçoit l'Aide à la création du Centre national du Théâtre en 2011, en résidence à la Chartreuse puis crée au Théâtre des Halles, *Festival d'Avignon*); **Peau d'Ourse** d'après le conte italien du *Pentaméron*, à la Maison de Radio France avec Anne Alvaro. En 2015, il adapte **Anna Karénine - les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi**, première adaptation théâtrale en France du roman de Tolstoï, avec Golshifteh Farahani dans le rôle-titre, qu'il met en scène au Théâtre de la Tempête en 2016. La même année, Gaëtan Vassart écrit avec Jean-Claude Carrière une adaptation scénique du roman **Elle joue** de Nahal Tajadod. En 2018, il met en scène **Mademoiselle Julie** de Strindberg à la Comédie de Picardie; et *Home, partie 1* de Naghmeh Samini au Théâtre Aftab Hall, Fajr International Festival Théâtre de Téhéran, en partenariat avec le Service Culturel de l'Ambassade de France à Téhéran. **En 2019, il met en scène avec Sabrina Kouroughli Bérénice de Racine au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre dramatique national du Val-de-Marne** puis en tournée, avec Valérie Dréville, Stéphane Brel, Sabrina Kouroughli, Magaly Godenaire, Stanislas Stanic, Anthony Paliotti et Maroussia Pourpoint. Au cinéma, il a joué sous la direction de Jean-Xavier de Lestrade, Laurent Herbiet et Pierre Schoeller (*L'Exercice de l'Etat*, FIF Cannes 2011). En 2019, il met en scène avec Laure Roldan, « **Petit frère, la grande histoire Aznavour** » dans le cadre des Capucins libres, un projet de Laure Roldan.



Marion Stoufflet- Dramaturge

Après des études de philosophie, d'anglais et d'études théâtrales à l'Université de Paris X-Nanterre, et de dramaturgie à l'école du **TNS**, elle travaille comme dramaturge aux côtés de **Jean-François Peyret, Émilie Rousset, Ludovic Lagarde et Guillaume Vincent**, avec qui elle fonde la Cie MidiMinuit en 2002 et poursuit un compagnonnage étroit, travaillant sur la plupart de ses spectacles. Depuis 2006, elle accompagne les projets de Ludovic Lagarde : *Richard III* de Peter Verhelst, *L'Avare Un mage en été* d'Olivier Cadiot, d'après Shakespeare, ou de Molière. Elle travaille avec ce dernier sur des

opéras de Pascal Dusapin et de Wolfgang Mitterer. Elle fait partie du Collectif de la Comédie de Reims depuis 2008, travaillant aussi bien sur les spectacles qu'à la programmation. Marion Stoufflet a fait partie de différents comités de lecture, (Théâtre National de Strasbourg, du Théâtre du Rond-Point et de la Comédie-Française). Elle a aussi enseigné à l'université d'Evry, à l'École Supérieure d'Études Cinématographiques (Paris 12) et à l'Institut International de la Marionnette de Charleville-Mézières.



Laure Roldán- comédienne Marguerite Duras et narratrice

De nationalité franco-espagnole, Laure Roldán a été formée à l'Institut des arts de diffusion de Bruxelles, puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, où elle a eu comme professeurs Simon Abkarian, Julie Brochen, André Engel, Joël Jouanneau. Au théâtre, elle a joué, entre autres, sous la direction de Muriel Mayette dans *Le nouvel appartement* de Goldoni au Studio de la Comédie Française, dans *Van Gogh à Londres* sous la direction d'Hélène Vincent au Théâtre de L'Atelier, dans *Ordet* mis en scène par Arthur Nauzyciel au Festival d'Avignon et au Festival d'Automne à Paris.

Elle a également participé à la création de la version française de *Stop the Tempo* de Gianina Carunariu, mise en scène par Christian Benedetti et joué dans les *Métamorphoses d'Ovide* sous la direction de Silviu Purcarete, dans *Yvonne Princesse de Bourgogne* de Gombrowicz, mis en scène par Carole Lorang au Grand Théâtre de Luxembourg et au CDN de Nancy et dans *Luxtime / Tati Revisited* de Laura Schroeder au Théâtre national du Luxembourg et dans *L'Histoire de Ronald, le clown de McDonald* de Rodrigo Garcia, présenté au théâtre du Balcon à Avignon et au Vingtième Théâtre à Paris. Elle interprète *Le Chocolat*, écrit pour elle par Laurent Contamin. Elle a joué à Naples, Lisbonne, Bruxelles et Reims dans *Wonderland* sous la direction de Matthew Lenton dans le cadre de l'École des Maîtres. Elle a interprété le rôle de Célémène dans *Le Misanthrope* de Molière et travaille avec Vincent Goethals au Théâtre du Peuple à Bussang. Elle joua au théâtre de La Loge à Paris dans une adaptation de *Léonce et Léna* de Georg Büchner par Félicité Chaton. Elle joue aux côtés de Yann Colette dans *Souterrain blues* de Peter Handke au Petit Hebertot à Paris et dans *Roulez jeunesse!* de Luc Tartar mise en scène par Pascale Noé Adam dans le cadre des Capucins Libre.

Au cinéma, elle tourne sous la direction de Jean-Michel Ribes, Jean-Paul Civeyrac, Artus de Penguern, Catherine Castel, Nicolas Bary, primé au Festival de Berlin de 2008. En 2011, elle met en scène *Voilà donc le Monde!* d'après *Illusions Perdues* de Balzac au théâtre 13 à Paris dans le cadre du concours Jeunes metteurs en scène. Elle collabore avec Gaëtan Vassart pour *Anna Karénine* au Théâtre de la Tempête et est l'assistante de Calixto Bieito au REP Theatre de Birmingham. Elle présente un *Dolce inferno*, une adaptation inspirée de la dolce vita de Fellini dans le cadre du TalentLAB au Grand Théâtre de Luxembourg. En 2019 elle est l'assistante d'Yves Beaunesne sur « Ruy Blas » de Victor Hugo, et assure la mise en scène de « Petit frère, la grande histoire Aznavour » d'après Aïda Aznavour.

Le Monde

Publié le 12 janvier 2005 à 12h48 - Mis à jour le 12 janvier 2005 à 12h48

FABIENNE DARGE

Cinq femmes, un jeune homme qui meurt, et toutes ces années perdues

Joël Jouanneau met en scène au Théâtre de la Cité universitaire, à Paris, "J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne", de Jean-Luc Lagarce. Elles sont cinq, cinq femmes, cinq belles comédiennes, en une lente pavane de vie et de mort autour d'un enfant presque défunt, déjà. Rumeurs d'orage. Plateau de bois nu jonché de feuilles. Climat d'attente sourde. Il y a d'abord les trois sœurs, L'Aînée, La Seconde et La Plus Jeune, elles n'ont pas de nom, et il y a La Mère et La Plus Vieille. Elles sont là, les cinq femmes, et ce jeune homme "revenu de tout, revenu de ses guerres et de ses batailles", revenu là pour mourir, sans un mot, et que l'on ne verra pas, à jamais hors champ. Parti, il y a des années de ça, chassé par le père et leurs disputes violentes. Depuis, le père est mort. Les femmes, elles, ont passé leur temps à l'attendre, lui, le jeune homme, dans l'oubli de leur vie à elles, de leur histoire à elles : "Toutes ces années que nous avons vécues à attendre et perdues encore à ne rien faire d'autre qu'attendre."

Cinq femmes en huis clos. Au Théâtre du peuple de Bussang, dans les Vosges, où le spectacle a été créé cet été, la scène s'ouvrait sur la forêt, faisant rentrer l'air froid du dehors dans la maison, dans le théâtre. Ici, théâtre citadin oblige, point de dehors : le huis clos s'en trouve plus étouffant, plus oppressant encore, resserré sur la famille comme éternel foyer de tragédie, sur ce qui y circule de vie et de mort, de haine et d'amour, de sacrifice et de désir de possession, en des courants souterrains qui soudain affleurent pour retourner sous terre et rejaillir avec d'autant plus de violence.

"Car il s'agit de violence et rien d'autre", dira La Plus Jeune - ce sont toujours les plus jeunes qui parlent, quand les autres se taisent, n'ont rien vu, ont tout fait pour ne pas voir. "J'étais petite et on ne se souciait pas de moi, mais j'entendais déjà, le père et le fils se haïssant, j'étais petite, je ne comptais pas, on ne prenait pas garde à moi, on m'oubliait comme on m'oublie toujours, mais jamais je n'aurai d'autres souvenirs de ce temps-là que ces colères et ces cris et cette violence, non, et la haine, et cette peur du crime qui me reste."

LE SOURD BALLET DES FILLES

Dans cette langue si belle, à la fois classique par sa précision et sa tenue, et profondément moderne dans son ressassement, ses non-dits, ses redites, ses essais pour dire, son jeu sur le temps, passé, présent, futur antérieur, souvent mélangés, Jean-Luc Lagarce orchestre "le sourd ballet des !Elles et leurs éclats parfois, leurs haines rentrées qui explosent soudain, les cris et les chuchotements, le règlement de comptes et les derniers déchirements avant l'apaisement définitif, désespéré".

Jean-Luc Lagarce que l'on ne cesse de redécouvrir, surtout ses deux dernières pièces, magnifiques, *J'étais dans ma maison...* et *Le Pays lointain*, qu'il a écrites juste avant de mourir du sida, en 1995, à l'âge de trente-huit ans (*Le Monde* du 10 février 2004).



Sabrina Kouroughli dans *la plus jeune*

La mise en scène au cordeau, comme habitant les comédiennes de l'intérieur, de Joël Jouanneau, souligne cet ancrage de Lagarce dans toute l'histoire de la tragédie, des Grecs à Tchekhov. Electre, Antigone, Iphigénie, Clytemnestre ne sont pas loin, chez ces femmes-là. Et plus encore les Trois Sœurs, et il est très émouvant de voir comment Joël Jouanneau s'approche ici doucement de Tchekhov : mais Olga, Macha et Irina ont pris un siècle de plus, un siècle où la tragédie et le dérisoire de la vie n'ont fait que s'emmêler plus encore que chez Tchekhov, où la tragédie réside peut-être justement dans son impossibilité ou dans son refus. Cette palpitation calme et lente, trouée d'éclairs de fureur, est portée par cinq comédiennes de premier plan, même si deux d'entre elles, le soir de la première à Paris, n'étaient pas tout à fait dans le ton, Cécile Garcia-Fogel (*L'Aînée*) poussant son jeu habituel dans une tonalité trop forte, trop grave, et Mireille Perrier (*La Mère*), au contraire, un ton trop au-dessous, presque effacée.

Mais tel quel, ce quintette de femmes dans leur petite robe de campagne à soeurs nous mène au cœur de nos théâtres intimes, car il est tenu par les trois autres comédiennes, magnifiques : Catherine Hiegel (*La Plus Vieille*), bouleversante, Océane Mozas (*La Seconde*), fantastique dans sa légèreté et sa drôlerie de fille du samedi soir refusant la tragédie, et Sabrina Kouroughli (*La Plus Jeune*), révélation, dénichée par Joël Jouanneau dans son cours au Conservatoire, capable de tenir tous ces registres à la fois, sur le fil du rasoir en permanence.

Fabienne Darge

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne, de Jean-Luc Lagarce (éd. Les Solitaires intempestifs). Mise en scène : Joël Jouanneau. Avec Cécile Garcia Fogel, Catherine Hiegel, Sabrina Kouroughli, Océane Mozas, Mireille Perrier.

Théâtre de la Cité internationale, 17, bd Jourdan, Paris-14 . RER Cité universitaire. Tél. : 01-43-13-50-50. Lundi, mardi, vendredi et samedi à 20 heures, jeudi à 19 heures, dimanche à 17 heures, jusqu'au 8 février. De 9,50 % à 21 %. Durée : 1 h 30. Puis à Marseille du 26 au 30 avril, et au Maroc du 1^{er} au 15 mai.

Le Point

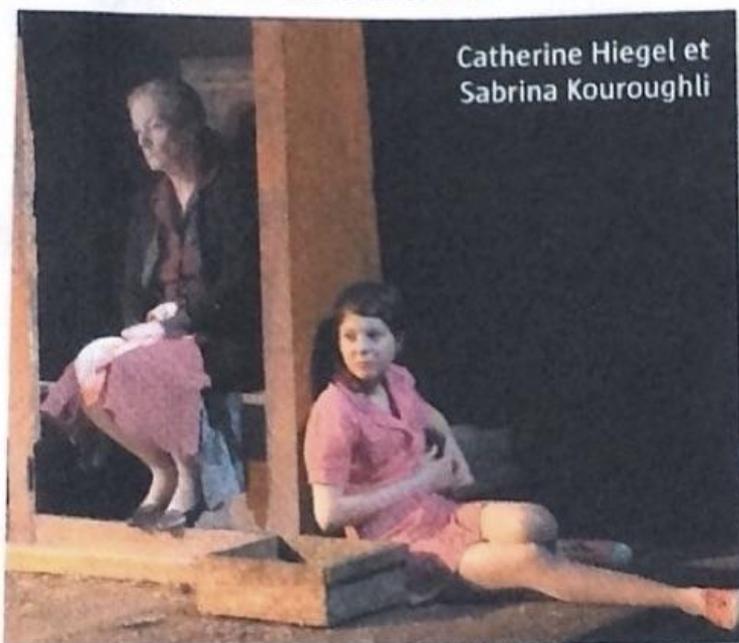
Théâtre

Cinq femmes dans la tourmente

J'ÉTAIS DANS MA MAISON ET J'ATTENDAIS QUE LA PLUIE VIENNE ★★★

de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène de Joël Jouanneau, avec Catherine Hiegel, Mireille Perrier, Cécile Garcia-Fogel, Océane Mozas et Sabrina Kouroughli.

« C'est la pièce qu'il faut voir », bruisse le tout-Paris. Pourtant, son auteur, Jean-Luc Lagarce, n'est pas réputé facile, même s'il use parfois de facilités ; son metteur en scène, Joël Jouanneau, ne participe pas au star-système. Quant aux actrices, elles sont



Catherine Hiegel et Sabrina Kouroughli

RAMON SENEZA-BERNARD

cinq à parler du jeune homme enfin revenu (leur fils, leur frère, leur neveu) après une absence qui leur a laissé le cœur en bataille. Les choses se mettent en place un peu cahin-caha, à cause de ce phrasé lourd dû à la reprise systématique de mots, de morceaux de phrases telle que l'affectionne Lagarce. Et puis le choc ! L'une après l'autre, de la plus âgée (ô grandiose Catherine Hiegel !) à la plus jeune (Sabrina Kouroughli, fabuleuse d'enfance tourmentée), ces femmes se livrent un combat à elles-mêmes autant qu'aux autres pour dire leur douleur. C'est à couper le souffle. On est certes ébahi par la justesse de ces comédiennes, leur travail, leur ton, mais surtout par les sentiments qu'elles mettent à nu. Ces vies brûlantes ont pris une heure trente de notre temps. On en redemande. Du théâtre à vif ! ■ **Brigitte Hernandez**

usqu'au 8 février (20 h, jeudi 19 h, dimanche 17 h), Théâtre de la Cité internationale.

Avignon off : Toni Musulin, braqueur de tous les temps

On connaît l'histoire de Toni Musulin, ce voleur improvisé, convoyeur de fonds sans histoire qui s'en alla un beau jour avec 11,6 millions d'euros qu'il transportait pour la Banque de France. Ce hold-up mémorable a eu lieu fin 2009, au plus fort de « la crise ». Il a inspiré un film et un téléfilm. Et puis il a inspiré un comédien, Gaëtan Vassart, qui prête aujourd'hui sa voix à celle de l'étrange héros rebaptisé Toni Madza dans un monologue intitulé **Toni M**, créé au Théâtre des Halles, à Avignon.



Cette histoire ayant déjà beaucoup fait parler d'elle, il est d'autant plus enthousiasmant de découvrir tout ce que le spectacle de ce jeune acteur parvient à toucher et à dire. Avec ses airs de clown triste et plein d'éloquence, avec son regard de fou qui dit la vérité, le personnage de Toni M. raconte son vol et sa chute. Mais il nous invite surtout à réfléchir un peu à la valeur du temps, et à la façon dont on l'occulte toujours. Toni M. a volé « l'équivalent de six mille quatre cent soixante-huit mois de (son) salaire, soit cinq cent trente-neuf années de travail à temps plein ». Et toute sa force tellement émouvante vient de cette manière de vouloir enfin donner du prix au temps, lui qui a toujours vendu le sien pour « tellement peu cher ». Dans sa bouche, les billets de la banque de France se transforment en une valeur inédite, indexée sur l'existence, si bien que lorsqu'il se projette en homme riche et généreux, il se voit en « donneur de temps de vie ».

.Ainsi fait-il un peu la guerre à tous ceux qui, sous couvert de vous offrir quelque chose, se réjouissent de tuer votre temps. « Vous aurez la télé gratuite en plus du forfait internet illimité global liberté que vous la vouliez ou non – la tv est comprise dans le paquet... ». Il faut se méfier des choses qu'on vous donne. Le « free » n'est pas la liberté. Au détour de cette variation à la fois drôle et stimulante qui renverse l'adage selon lequel le temps serait de l'argent, Gaëtan Vassart invite aussi le public à constater la puissance de ce partage temps que permet le théâtre. « On passe un peu de temps là ensemble, mettons, bon, que ça dure un peu plus longtemps que prévu », lance l'acteur dans un moment de collusion parfaite avec son personnage. S'ensuit un moment de silence inattendu, anormalement long : un luxe de néant comme on ne s'en offre presque jamais, à la vie comme à la scène. **Toni M., texte et interprétation de Gaëtan Vassart, 7 juillet 2014**

REVUE DE PRESSE CRÉATIONS 2019

« Aznavour, la grande histoire Aznavour »

dans le cadre des Capucins Libres, Les Théâtres du Luxembourg:

La presse en parle:

LE QUOTIDIEN (Luxembourg):

Une vie incroyable résumée avec brio en 1 h 20 de pièce

Au-delà de l'hommage réussi à l'homme et à l'artiste, de la narration émouvante d'une vie, ce Petit Frère propose également une réflexion pertinente sur l'amour fraternel, sur la création artistique, sur la vie de bohème, sur la migration, sur l'intégration, sur le génocide aussi. Des sujets qui, pour les derniers, résonnent étrangement avec l'actualité et ce qui se passe au Kurdistan... La mise en scène est sensible, les comédiens sont touchants. Sur scène, Laure Roldan est Aïda. Grégoire Tachnakian interprète Charles. Il est sombre, elle est solaire. Mais les deux comédiens deviendront à différents moments également d'autres personnages ayant un lien avec le récit, voire eux-mêmes lors d'une courte scène. L'ensemble émeut autant qu'il bouscule.

Pablo Chimienti, le 17 octobre 2019

LUXEMBOURG WORT (La voix du Luxembourg)

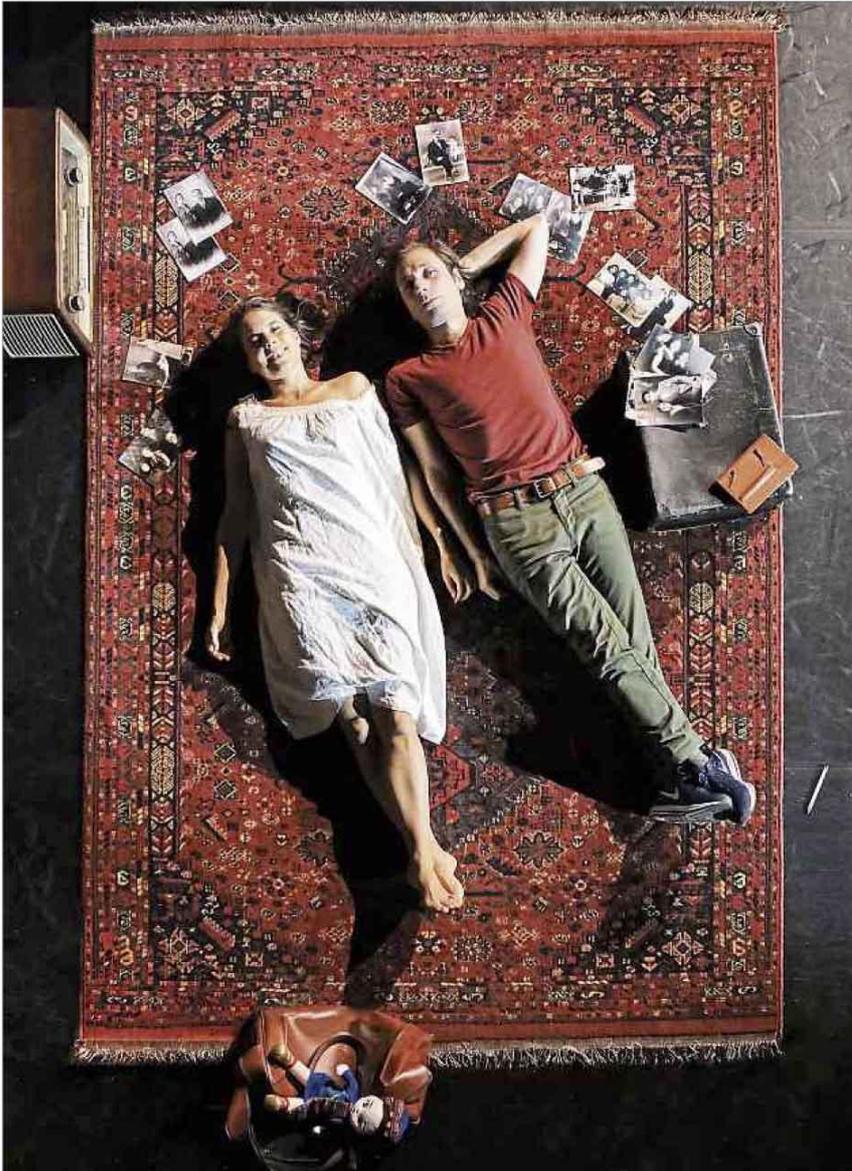
Laure Roldàn et Grégoire Tachnakian multiplient savoureusement les rôles, donnant belle ville aux protagonistes du récit. Gaëtan Vassart les a installés dans une scénographie tout aussi multiple de juste inventivité, donnant à "voir" ses différents lieux et environnements...

En un peu plus d'une heure d'évocation émouvante et souriante, en toute empathie communicative, ils réussissent à mettre en évidence l'importance des racines familiales et arméniennes, l'affection perpétuée de la "grande soeur", la volonté indéfectible du jeune homme en dépit de tous les obstacles, la relation décisive avec Edith Piaf.

Stéphan Gilbert, le 18 octobre 2019

D'Aznavourian à Aznavour

«Petit frère» d'après Aïda Aznavour-Garvarentz au Théâtre des Capucins



L'évocation émouvante et souriante d'une destinée hors du commun.

Photo: Bohumil Kostohryz

Par Stéphane Gilbert

Avec «Petit frère», la grande histoire Aznavour», le chanteur français Charles Aznavour a revêtu, révélant cette part essentielle de lui-même que sont ses origines arméniennes, s'imposant lentement, mais irrésistiblement. Un retour aux sources fondatrices d'une destinée hors du commun. Une découverte pour les spectateurs.

Il y a un an, Charles Aznavour s'éteignait. Il avait 94 ans. Un chanteur emblématique, un porte-drapeau de la chanson française. Et pourtant, quel cheminement pour en arriver là. Que sa sœur, Aïda Aznavour-Garvarentz, qui se définit comme «la mémoire de la famille», a retracé dans «Petit frère», la grande histoire Aznavour». Les fondements d'une réussite exceptionnelle.

Tout a commencé en Arménie, tout a basculé en Arménie. En avril 1915, c'est le génocide. La mort ou

la fuite, l'exil. C'est ainsi que les parents de Charles, qui rêvaient d'Amérique, échouent à Marseille avant de s'installer à Paris.

Le père, Micha Aznavourian, qui était chanteur, ouvre un restaurant, vite en difficultés à cause de sa propension à offrir table ouverte à tous les déracinés d'Europe centrale et orientale. Un père et une mère généreux qui, pendant la Deuxième Guerre mondiale, cachèrent toutes sortes de pourchassés, dont le poète et résistant Missak Manouchian, celui de l'«Affiche rouge» (ce qui nous donne à entendre sa merveilleuse dernière lettre à sa femme, avec en arrière-plan le poème d'Aragon chanté par Léo Ferré).

Tendresse drôle et révélatrice

Les racines arméniennes sont magnifiquement évoquées par Aïda, avec une tendresse drôle révélatrice de son regard de jeune fille, de tout ce qu'elle vit ensuite avec

ce «petit frère» qui compte tant pour elle.

Dès l'âge de neuf ans, Charles manifeste un grand intérêt pour les planches, ce sont les premiers pas d'un long parcours. C'est alors, en 1946, qu'a lieu la rencontre décisive, celle d'Édith Piaf, celle qui lui permettra ensuite, malgré tout un catalogue de handicaps («ma voix, ma taille, mes gestes, mon manque de culture et d'instruction, ma franchise, mon manque de personnalité») de devenir lui-même, de s'imposer, d'«aznavourer» la France et le monde entier. Aznavourian est devenu Aznavour.

Ce récit a fasciné Laure Roldán, Gaëtan Vassart et Armen Verdian, ils l'ont adapté; Gaëtan et Laure l'ont mis en scène; Laure et Grégoire Tachnagian l'interprètent.

En un peu plus d'une heure d'évocation émouvante et souriante. En toute empathie com-

municative, ils réussissent à mettre en évidence l'importance des racines familiales et arméniennes, l'affection perpétuée de la «grande sœur», la volonté indéfectible du jeune homme en dépit de tous les obstacles, la relation décisive avec Édith Piaf.

Laure Roldán et Grégoire Tachnagian multiplient savoureusement les rôles, donnant belle vie aux protagonistes du récit. Gaëtan Vassart les a installés dans une scénographie tout aussi multiple de juste inventivité, donnant à «voir» ses différents lieux et environnements.

Il faut noter aussi que si ce projet s'est concrétisé, c'est grâce à l'initiative «Capucins libre» des Théâtres de la Ville de Luxembourg, qui ouvrent à de jeunes créateurs le Théâtre des Capucins et toutes ses possibilités techniques-pratiques pour des résidences de création. Le rêve se réalise.

[Théâtre] “Petit Frère”, une pièce sur Aznavour, témoin du XXe siècle

Dans Concerts-Spectacles, Culture Mis à jour le 17/10/19 14:51 | Publié le 17/10/19 14:48



Laure Roldan et Grégoire Tachnakian interprètent Aïda et Charles Aznavour. (Photos ©Boshua)

Le théâtre des Capucins accueillait, mercredi, *Petit Frère*, la grande histoire Aznavour, la première de cette adaptation scénique du roman autobiographique d'Aïda Aznavour-Garvarentz, la sœur de Charles Aznavour, signée Laure Roldan, Gaëtan Vassart et Armen Verdian. Une pièce émouvante à la fois personnelle et historique.

Charles Aznavour, décédé en octobre de l'année dernière, était un des derniers géants de la chanson française. Un monstre sacré auteur de quelque 1 200 chansons. Parmi elles : *Je m'y voyais déjà*, *La Bohème*, *Les Comédiens*, *Non je n'ai rien oublié*, *Emmenez-moi*... Du coup, à l'international, il était le chanteur français le plus connu, le plus écouté, le plus admiré.

Sacré pied de nez au destin pour ce fils d'apatrides, arrivés en France par hasard, alors qu'ils prenaient le chemin du Nouveau Monde. Pour cet artiste petit, au physique ingrat, à la voix fluette qui a dû arrêter l'école à l'âge de 9 ans, faute d'argent, pour se lancer, déjà, dans le monde de la scène, du cirque, du music-hall... histoire de gagner quelques pièces.

Une vie difficile, dure, pénible... qui fera de lui «un artiste en colère depuis trois générations», dira le chanteur. Une phrase que reprendra sa sœur de seulement seize mois son aînée, Aïda, dans son roman autobiographique, *Petit Frère*, publié en 1986 et qui a servi de point de départ à

Laure Roldan, Gaëtan Vassart et Armen Verdian pour leur pièce ; un projet, rappellent les artistes, entamé avant le décès de Charles Aznavour l'an dernier.

La vie avant le succès

Aïda et Charles, sorte de binôme quasi gémellaire, ont connu des parcours presque identiques jusqu'au succès, tardif, de Charles, une fois atteinte la quarantaine. C'est toute cette vie – ces vies – avant que le nom Aznavour se retrouve «en haut de l'affiche, en dix fois plus gros que n'importe qui» que raconte la pièce. Une vie en grande partie oubliée par le public.

Et pour la raconter, il faut remonter bien avant 1924, année de naissance de Charles, ou même 1923, année de naissance d'Aïda. Pour comprendre la saga Aznavourian, véritable nom de l'artiste, il faut remonter au XIXe siècle. Voyager aussi : en Russie, à la cour du tsar Nicolas II, à la rencontre d'Alexandra Feodorovna et de son confident Raspoutine, où travailla son grand-père ; puis en Géorgie où naîtra son père Micha ; dans l'Empire ottoman, où naîtra sa mère Knar ; à Constantinople, où le couple se rencontrera. Deux familles arméniennes épargnées par la Première Guerre mondiale, mais décimées en 1915 lors du génocide arménien. De quoi marquer durablement une famille à partir de là, en exil et apatride. Et encore, les malheurs sont loin d'être finis pour les Aznavourian. Micha participera à la Seconde Guerre mondiale, dans l'armée française. La famille connaîtra la débâcle de 1940, l'Occupation, la résistance, la faim... Ainsi que le groupe résistant de Missak Manouchian. Incroyable histoire qui fait finalement de Charles Aznavour, un témoin privilégié de l'histoire du XXe siècle. Mais c'est sa sœur Aïda, qui va devenir «la mémoire de la famille». C'est donc elle qui narre l'histoire de son «Apaïguess» (petit frère en arménien). Ses racines, ses jeunes années, mais après aussi ses échecs artistiques, ses réussites, son travail acharné, sa relation passionnée avec Édith Piaf, qui changera sa vie en le prenant sous son aile pendant des années, avant que Charles devienne un incontournable du music-hall et de la chanson française.

Des réflexions pertinentes

Une vie incroyable résumée avec brio en 1 h 20 de pièce. Sur scène, Laure Roldan est Aïda. Grégoire Tachnakian interprète Charles. Il est sombre, elle est solaire. Mais les deux comédiens deviendront à différents moments également d'autres personnages ayant un lien avec le récit, voire eux-mêmes lors d'une courte scène. Au-delà de l'hommage réussi à l'homme et à l'artiste, de la narration émouvante d'une vie, ce *Petit Frère*, malgré une scénographie assez réduite, propose également une réflexion pertinente sur l'amour fraternel, sur la création artistique, sur la vie de bohème, sur la migration, sur l'intégration, sur le génocide aussi. Des sujets qui, pour les derniers, résonnent étrangement avec l'actualité et ce qui se passe au Kurdistan. Alors, oui, lors de cette première, les spectateurs ont dû faire face à quelques hésitations sur scène ; oui, on pourrait débattre de la pertinence de l'une ou l'autre scène, mais dans l'ensemble ce *Petit Frère* est une grande réussite. Les comédiens sont touchants, la mise en scène sensible. L'ensemble émeut autant qu'il bouscule. Dommage, du coup, que la salle du théâtre des Capucins soit restée en grande partie vide lors de cette représentation unique dans la capitale.
Pablo Chimienti

2019: **BÉRÉNICE** de Jean Racine, coproduction Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne, Théâtre du Jeu de Paume à Aix En Provence; Théâtre du Pont des Arts de Cesson-Sévigné, **avec l'aide** de la Spedidam et la participation artistique du Jeune Théâtre National; **en résidence au CENTQUATRE-PARIS** et au Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne.

La presse en parle: Extraits de Bérénice

TÉLÉRAMA

Sublime tragédie de la séparation et du deuil amoureux, on ne résiste pas à signaler l'intérêt passionné qu'on a porté au travail sur Bérénice de Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli... Pieds nus sur l'immense tapis rouge qui recouvre le plateau vide — territoire de toutes les absences, de tous les départs —, les comédiens, en costumes modernes, sont les musiciens d'un orchestre,

dans le temps comme suspendu de cet amour voué par la politique à la déchirure. **Fabienne PASCAUD, 1er Mai 2019**

L'HUMANITÉ

La Bérénice mise en scène par Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli, vient clore un cycle sur les grandes héroïnes après Anna Karenine, de Tolstoï, et Mademoiselle Julie, de Strindberg. Ils mettent en scène une pièce bouleversante du répertoire racinien. Il convient de saluer la réalisation de la pièce racinienne dans une mise en forme qui tend à l'épure – tout repose sur des lumières qui épousent, enveloppent les déplacements des acteurs et leur prise de parole – et la présence constante de tous les personnages sur le plateau – nos trois héros ainsi que leurs confidents, maillons et témoins essentiels de cette tragédie à l'œuvre –, face public dès lors qu'ils parlent ou assis sur des bancs taillés dans du bois qui font cercle. Ils manient l'alexandrin avec une profondeur de chant qui laisse entendre les volutes de cette langue (...) Bérénice ne sauve pas les apparences, elle sauve l'honneur. **Marie-Josée SIRACH (18 Mars 2019)**

THÉÂTRAL MAGAZINE

La grande réussite de ce spectacle, c'est d'amener le spectateur au plus près de la langue racinienne. Gaëtan Vassart y parvient par une mise en scène inventive mais très sobre, parfaitement adaptée à cette pièce qui est l'une des plus épurées de Racine. Le plateau présente une antichambre, sorte de ring de couleur pourpre, avec des banquettes où sont assis les comédiens. Ils se lèvent quand c'est leur tour, puis se rassient, comme des musiciens qui viennent d'interpréter leur partition. Car c'est bien la musique racinienne qui est au centre de la mise en scène. Les vers de Racine sont rendus avec précision et clarté grâce au travail des acteurs (...) chaque acteur joue magnifiquement sa partition. On entend Racine comme rarement. **Jean- François MONDOT, 18 Mars 2019**

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Bérénice

Tragédie

Racine

| 2 h | Mise en scène

Gaëtan Vassart | Le

28 nov. à Orléans,

le 30 à Maisons-

Alfort, le 17 déc. à

Chartres, le 4 fév.

2020 à Draguignan,

du 6 au 8 à

Aix-en-Provence...

TT

Les**Elucubrations
d'un homme
soudain frappé
par la grâce**

Comédie

Edouard Baer

| 1h20 | Mise

en scène Edouard

Baer, avec

la collaboration

d'Isabelle Nanty.

Jusqu'au 15 juin,

Théâtre Antoine,

Paris 10^e.

Tél. : 01 42 08 77 71.

Bien sûr, vous ne pourrez, avant l'automne prochain, admirer cette sublime tragédie de la séparation et du deuil amoureux. Mais mettre en scène des œuvres de Racine est devenu exercice si rare qu'on ne résiste pas à signaler – même longtemps à l'avance – l'intérêt passionné qu'on a porté au travail sur *Bérénice* (1670) de Gaëtan Vassart et de sa comédienne Valérie Dréville. Pieds nus sur l'immense tapis rouge qui recouvre le plateau vide – territoire de toutes les absences, de tous les départs –, les comédiens, en costumes modernes, sont assis tout autour du plateau avant même que débute la représentation. Ils regagneront cette place dès qu'ils ne joueront pas. S'écoulant respectueusement l'un l'autre, tels les musiciens d'un orchestre, dans le temps comme suspendu de cet amour voué par la politique à la déchirure. Jusqu'à la mort de son empereur de père Vespasien, jusqu'à son avènement programmé à la tête de l'empire, Titus était en effet éperdument attaché à la princesse juive Bérénice. Mais Rome n'aime ni les étrangers ni les reines. Au nom de son devoir d'héritier, de sa fidélité au père et à l'antique cité, au nom de son goût du pouvoir, aussi, Titus va rompre en cinq actes avec Bérénice. Cris et chuchotements. Quand la société impose sa loi aux amants et quand s'y soumettre est le seul héroïsme qui reste. La perte comme l'ultime existence possible. Le vide comme la seule preuve du plein enfui... Valérie Dréville est Bérénice, vêtue d'une légère robe noire, déjà en deuil avant même que ne commence la tragédie. Avec ses

longs cheveux blonds, elle est une éternelle jeune fille qui danse seule sur de l'opéra. Magique. Et voilà qu'elle devient soudain à elle seule toutes les douces amoureuses du théâtre, les Juliette, les Ophélie, les Cygne ; celles qui désirent jusqu'à se sacrifier. Qui se libèrent à force de se nier. Fascinante et bouleversante.

A sa manière élégante et sarcastique, un rien cynique et désenchantée, plus Musset (ou Guitry) que Racine, Edouard Baer émeut aussi. Dans son registre, évidemment. Il y excelle en dandy blessé, délicieusement arrogant et cultivé. Proustien et modianesque. Ce ne sont pourtant pas forcément les auteurs qu'il revendique dans ce quasi-monologue où il incarne – aux côtés d'un régisseur bouc émissaire (épatant Christophe Meynet) – un acteur en fuite, parce que paniqué par le regard apparemment agressif d'un spectateur. Il quitte alors en courant le plateau pour venir se réfugier dans le théâtre d'à côté. Le vôtre...

Théâtre dans le théâtre, illusion dans l'illusion, dédoublement et jeux de miroirs : que fuit donc réellement ce cabot raté qui cite avec passion et nonchalance conjuguées Camus et Thomas Bernhard, Bukowski et Napoléon, Romain Gary et... Malraux ? Il fallait oser balancer ainsi sur scène, entre deux blagues moqueuses au régisseur et derrière un bar, le discours d'entrée au Panthéon des cendres de Jean Moulin. Edouard Baer l'a fait. Comme imiter au téléphone l'ami Jean Rochefort ou le proche disparu Jean-Pierre Marielle. De ces deux-là, un même art d'être là et pas là le rapproche, une aristocratie détachée. Et une voix. Edouard Baer est de ces rares comédiens à la voix, au phrasé, au verbe si singuliers, clairs et graves à la fois. Son spectacle autour des abîmes du jeu et des cauchemars de l'acteur – tel son dernier film, *Ouvert la nuit* – devrait changer chaque jour selon les humeurs et élucubrations de cet histrion « soudain frappé par la grâce », comme l'indique le titre du show-conférence. La grâce... Sans doute cette légèreté sacrée qui soudain fait rayonner – et se retrouver, se réconcilier avec l'impossible soi – est-elle le but de tout artiste. Valérie Dréville la possède. Edouard Baer aussi ●

Illusion et jeux de miroirs au menu des *Elucubrations...* d'Edouard Baer.

THÉÂTRE

Bérénice, l'éternité et un jour

À la Manufacture des Œillets, Gaëtan Vassart met en scène une pièce bouleversante du répertoire racinien. Valérie Dréville est une Bérénice émouvante.

Titus aime Bérénice. Bérénice aime Titus. Antiochus aime Bérénice. Noirceur des cœurs et des temps. Pas un souffle de légèreté à l'horizon pour soulever les montagnes, empêcher l'inéluctable. Face à la vox populi et au pouvoir romain drapé dans sa toge sénatoriale, que peuvent Bérénice et Titus ? Face à l'amour qui consume ces deux-là, que peut Antiochus, à la fois ami, confident et amoureux de Bérénice ? À l'heure de l'intelligence artificielle et des algorithmes qui voudraient régenter nos vies, plonger dans Racine vous fait, soudain, prendre conscience de ce besoin vital de nous confronter au sentiment amoureux, à la passion déraisonnée et/ou à la raison passionnée pour sauver ce qui reste encore d'humanité dans nos sociétés qui ne soit pas dicté par des centres d'intérêt répertoriés.

Bérénice, c'est ce grain de sable qui vient enrayer la machine, contredire jusqu'au plus haut de la pyramide le pouvoir, le modèle d'une société parfaitement hiérarchisée qui n'hésite pas à broyer les hommes et les femmes sur l'autel de la réussite. Titus en est l'incarnation même. Ses dernières victoires confortent Rome. Mais épouser Bérénice, reine de Palestine, cette étrangère dont l'origine vient enfreindre le droit romain, c'est renoncer au titre d'empereur, renoncer au pouvoir. Racine ne juge pas. Tour à tour, il laisse Antiochus, Bérénice et Titus exposer leurs arguments. Et c'est fascinant de mesurer combien ces joutes oratoires ne viennent pas pondérer les élans amoureux mais les exacerber tant ils sont empreints de probité. À l'heure des choix, ce n'est pas le renoncement qui l'emporte mais la liberté. Le départ de Bérénice, plus fort que la mort, confère à l'éternité. La *Bérénice* mise en scène par Gaëtan Vassart, avec la colla-

laboration de Sabrina Kouroughli, vient clore un cycle sur les grandes héroïnes après *Anna Karenine*, de Tolstoï, et *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Si nous n'avons pas vu ses précédents travaux, il convient de saluer la réalisation de la pièce racinienne dans une mise en forme qui tend à l'épure – tout repose sur des lumières qui épousent, enveloppent les déplacements des acteurs et leur prise de parole – et la présence constante de tous les personnages sur le plateau – nos trois héros ainsi que leurs confidents, maillons et témoins essentiels de cette tragédie à l'œuvre

–, face public dès lors qu'ils parlent ou assis sur des

bancs taillés dans du bois qui font cercle. Valérie

Dréville manie l'alexandrin avec une profon-

deur de chant qui laisse entendre les volutes

de cette langue. Une langue qui, loin d'être

figée dans un carcan, rend possible l'ex-

ploration des sentiments, ses hésitations,

ses errements. Elle est une Bérénice qui

parfois chancelle mais ne rompt pas, une

femme de tête et de cœur dont la décision

finale, son renoncement, est plus forte que

la défaite annoncée. Son interprétation est

quasi hypnotique, et l'on est subjugué par ses

modulations vocales, ses ondulations corporelles à

peine esquissées. À ses côtés, si Stéphane Brel nous semble

un Titus encore un peu fragile, Anthony Paliotti est un

Antiochus d'une belle justesse. La reine de Palestine peut

quitter Rome la tête haute. Une pluie de cendres a recouvert

le plateau rouge incandescent. Bérénice ne sauve pas les

apparences, elle sauve l'honneur. ●

M.-J. S.

RACINE ÉCRIT
BÉRÉNICE,
TRAGÉDIE EN CINQ
ACTES ET EN VERS
(1506 ALEXANDRINS),
EN 1670.

Jusqu'au 24 mars à la Manufacture des Œillets, Ivry-sur-Seine.

Résa: 01 43 90 11 11. En novembre à Maisons-Alfort.

En décembre à Cesson-Sévigné. En 2020, à Draguignan

le 4 février et à Aix-en-Provence du 6 au 8 février.



Marie- Josée Sirach, L'humanité, le 18 Mars 2019

2016: **ANNA KARÉNINE - LES BALS OÙ ON S'AMUSE N'EXISTENT PLUS POUR MOI** d'après Léon Tolstoï, **coproduction** du Théâtre national de Nice, Théâtre Montansier-Versailles ; **Avec l'aide à la production** de la Drac Île-de-France – ministère de la Culture et de la Communication, de l'Adami, de la Spedidam, de la Mairie de Paris; **coréalisation** avec le Théâtre de la tempête; **avec la participation artistique** du Jeune Théâtre National.

La presse en parle:

EXTRAITS:

"Nouvelle adaptation scénique d'Anna Karénine, le roman-fleuve et phare de Léon Tolstoï. Le belge Gaëtan Vassart a osé. Sa mise en scène chahutée apporte vitalité et insouciance à l'adaptation du roman visionnaire, qui brasse éclairage à la bougie et chanson de Jacques Brel, rideau, robe à paillettes et références austères au morbide plasticien contemporain Joseph Beuys. Il fait rayonner Golshifteh Farahani au milieu d'une talentueuse distribution."

TÉLÉRAMA (Fabienne Pascaud)

"Il faut du culot pour s'attaquer à « Anna Karénine ». Gaëtan Vassart gagne son pari.

Haut la main. Quelques chaises, un lustre dont les chandelles vacillent et s'éteignent en même temps que l'héroïne, plus un panache de fumée, suffisent à évoquer la gare de Moscou lorsque, à l'arrivée d'Anna, un désespéré se jette sous un train, signe prémonitoire du sort qui attend la femme adultère. Si Gaëtan Vassart se contente de décors minimalistes, entourée d'excellents acteurs, la sublimité de Golshifteh Farahani n'est pas sujette à discussion."

LE NOUVEL OBSERVATEUR (Jacques Nerson)

"Les spectateurs sont enthousiastes, l'initiative de Gaëtan Vassart a le grand mérite de mettre en lumière Golshifteh Farahani pour la première fois sur un plateau en France. Golshifteh Farahani, divine Karénine, est magnifique, c'est indéniable. Elle est idéale pour interpréter Anna Karénine, «la plus belle femme de Russie», son accent et sa voix font merveille, son corps est souple comme celui d'un chat, et lorsqu'au bal elle commence à danser dans sa robe noire de deuil, se dévêtant de son manteau, puis envoyant balader ses chaussures, pour le comte Vronski, et que le coup de foudre les frappe sur la Valse à mille temps de Jacques Brel, ce sont tous les spectateurs - femmes et hommes - qui sont touchés. "

LIBÉRATION (Anne Diatkine)

"Gaëtan Vassart signe une adaptation pleine de probité du célèbre roman de Léon Tolstoï et en fait une mise en scène déliée, originale, simple. Dans la partition de l'héroïne, Golshifteh Farahani impose sa personnalité délicate et profonde. Elle est bien entourée, c'est un théâtre fraternel et vrai.

LE FIGARO (Armelle Héliot)

" Gaëtan Vassart, jeune dramaturge belge de trente-huit ans, dirige formidablement ses comédiens dans une adaptation pleine d'intelligence... On redécouvre la force et la violence d'Anna Karénine, qui ose son désir, et va au bout de son destin... De toute ma vie de spectatrice, on n'avait jamais vu la salle du Théâtre de la Tempête aussi pleine... Les références picturales à Joseph Beuys et Anselm Kiefer portent une proposition éclectique et de bon goût... Gaëtan Vassart nous rend toute la modernité du personnage d'Anna Karénine... L'idée de Golshifteh Farahani dans le rôle d'Anna Karénine est d'une pertinence absolue, sa présence et sa voix envoûtante vous clouent à votre fauteuil... Neuf cent pages en deux heures, l'adaptation rend toute la complexité de l'histoire et des personnages, sans jugement de

valeur... L'humain est mis en scène dans sa complexité que Gaëtan Vassart nous donne à voir et sentir, avec une écriture stylistique dans plusieurs registres dramatique, une vraie réussite."

LA DISPUTE, France Inter (Arnaud Laporte, Anna Sigalevitch et Fabienne Pascaud)

"Mise en scène dynamique de Gaëtan Vassart, qui parvient à condenser 900 pages en deux heures et quart trépidantes. On passe d'une scène à l'autre d'un mouvement de chaises ou de rideau. On danse au bal sur du Jacques Brel ou du Amy Winehouse. Pour sa première pièce en français, l'actrice iranienne Golshifteh Farahani, 32 ans, irradie sur la scène de la Tempête... Elle rayonne, vibrante, et s'illustre dans un grand rôle tragique."

LE PARISIEN (Thierry Dague)

" Les premiers pas de Golshifteh Farahani au théâtre. Et une réussite que la jeune comédienne doit en grande partie aussi à Gaëtan Vassart, le metteur en scène, qui a adapté le roman de Tolstoï en lui apportant des touches de modernité et de trivialité plaisantes, jamais vaines ni caricaturales. Quant à la jeune troupe, en grande partie issue des mêmes classes au conservatoire de Paris, elle est juste épatante et soudée. Xavier Boiffier, Emeline Bayart, Alexandre Steiger, Sabrina Kouroughli, Stanislas Stanic...- sont parfaits pour emmener la belle Golshifteh au sommet du romantisme et de l'émotion. A la fois divertissant et pédagogique, mené tambour battant, le spectacle a vraisemblablement les atouts pour rencontrer le succès."

LE JOURNAL DU DIMANCHE (Alexis Champion)

" Un grand texte, une grande actrice pour incarner le rôle-titre, une troupe soudée autour, spectacle vif et limpide d'un peu plus de deux heures. Le metteur en scène dirige ses comédiens intelligemment, leur imposant un jeu ardent, juste et efficace. Golshifteh Farahani incarne avec grâce et vérité l'héroïne de Tolstoï [...] Sabrina Kouroughli campe une Kitty fraîche et insolente, Emeline Bayart (Daria) est irrésistible en femme bafouée. Les rôles masculins sont à l'avenant, avec un poignant Karénine incarné par Xavier Legrand et un Vronski (l'amant d'Anna) très distancé. Sur scène comme sur un plateau de cinéma, Golshifteh capte la lumière et s'avère une grande tragédienne : elle est « la lueur d'un incendie dans la nuit sombre » voulue par Tolstoï". **LES ECHOS (Philippe Chevilley)**

"Une réussite ! Sous la direction de Gaëtan Vassart, la troupe de neuf comédiens enchante le théâtre de la Tempête avec ses scènes dansées. Sans jamais sombrer dans le pathos, la comédienne iranienne exilée en France incarne avec une grande délicatesse le désespoir d'une femme bannie par la société pour avoir vécu pleinement son amour. C'est son premier rôle sur les planches tricolores. Il est inoubliable Saluons la qualité de l'adaptation de Gaëtan Vassart, qui restitue en deux heures sa complexité, de la naissance du désir féminin aux affres de la jalousie, en passant par l'analyse politique et sociale d'une Russie en pleine mutation". **L'EXPRESS (Igor Hansen-Love)**

"L'actrice franco-iranienne Golshifteh Farahani incarne sublimement l'un des personnages les plus troublants de l'histoire de la littérature, Anna Karénine [...] L'étrange beauté, la finesse du jeu, l'intériorité de Golshifteh Farahani surprennent et émerveillent. Et imposent le respect". **LES INROCKS (Hervé Pons)**

Ovation pour toute la troupe d'Anna Karénine à la Cartoucherie: applaudissements, larmes, émotion absolue. C'est un triomphe. Un véritable moment de magie: vite, allez applaudir l'adaptation virtuose d'Anna Karénine, par Gaëtan Vassart. **STILETTO (Laurence Benaïm)**

"Du grand roman, Gaëtan Vassart tire une pièce où les échanges sont au cœur du drame. Ce sont les personnages, leurs sentiments et leurs liaisons que Vassart met en exergue. Les désirs sociaux sur lesquels

Léon Tolstoï construit ses héros sont bien visibles : égalité entre les hommes et les femmes, entre les paysans et les propriétaires, entre gens de la ville et la campagne : que chacun soit libre d'utiliser son corps comme il l'entend. Les racines volontaires et idéalisées du communisme poussent au détour des répliques." **SCENEWEB (Hadrien Volle)**

" Le texte de Gaëtan Vassart met la résistance et l'émancipation des femmes en avant. C'est formidable, car ce parti pris modernise le texte, et n'en appauvrit pas le sens. Fougue et la vivacité de la troupe, presque toute issue du Conservatoire supérieur d'Art Dramatique. Quel bonheur de voir porter sur scène, avec à la fois humilité et vitalité, l'une des plus belles œuvres romanesques de tous les temps. Une œuvre qui, certes, radiographie une passion, mais qui, surtout, promeut des valeurs comme la liberté et la nécessité de l'instruction pour tous. " **FRANCE INFO**



Golshifteh Farahani, lumineuse Anna

Karénine à la Tempête

La plus belle femme russe, alias Anna Karénine, est née en Iran. La star de cinéma en exil Golshifteh Farahani incarne avec grâce et vérité l'héroïne de Tolstoï sur la scène de la Tempête, dans une adaptation signée Gaëtan Vassart. Le temps d'une soirée, le bois de Vincennes, qui abrite le théâtre, se métamorphose en bois de bouleaux, agité par les passions violentes de cette lointaine cousine de notre Emma Bovary...



Comme cela paraît simple, le théâtre parfois ! Un grand texte, une grande actrice pour incarner le rôle-titre, une troupe soudée autour... Pourtant, il a fallu du travail pour aboutir à ce spectacle vif et limpide d'un peu plus de deux heures.

Gaëtan Vassart a d'abord su convaincre Golshifteh Farahani. L'actrice n'est pas novice sur les planches, mais c'est la première fois qu'elle y joue en français. Sa performance est à la hauteur de son coup de coeur pour le rôle : sa diction, excellente, n'est en rien entravée par son léger accent, si troublant. Sur scène comme sur un plateau de cinéma, Golshifteh capte la lumière et s'avère une grande tragédienne : elle est « la lueur d'un incendie dans la nuit sombre » voulue par Tolstoï.

Son choix de rejoindre l'aventure tient sans doute beaucoup à l'adaptation. Gaëtan Vassart a réussi à condenser l'action et les passions du livre, en mettant en relief les deux enjeux qui parlent encore à tous aujourd'hui : l'émancipation des femmes - à travers les rôles d'Anna, de Daria et Kitty - et le progrès social - personnifié par Lévine, le propriétaire terrien aux idées réformatrices (Stanislas Stanic). Sa pièce joue la carte du drame populaire, sans négliger les problématiques de fond. La poésie et le romantisme de l'oeuvre sont servis par une mise en scène sobre, sans trop d'argent mais riche en jolis effets (tel ce rideau d'argent qui ouvre le bal fantôme du début, remplacé après par une menaçante toile grise).

UN JEU EFFICACE

Le metteur en scène dirige ses comédiens intelligemment, leur imposant un jeu ardent, un peu trop chantant parfois, mais juste et efficace. Emeline Bayart (Daria) est irrésistible en femme bafouée, Sabrina Kouroughli campe une Kitty fraîche et insolente. Les rôles masculins sont à l'avenant, avec un poignant Karénine incarné par Xavier Legrand et un Vronski (l'amant d'Anna) très distancé. Tous tournent comme des papillons affolés autour de la lumineuse Golshifteh/Anna, qui brisée d'amour déçu, s'évanouit à la fin dans les phares aveuglants et le fracas d'un train.

Philippe Chevilley

À NE PAS MANQUER







PAR ARMELLE
HÉLOT
ahelot@lefigaro.fr



ANNA KARÉNINE, L'EXIL ET LE ROYAUME

GAËTAN VASSART SIGNE
UNE ADAPTATION PROBE
DU CÉLÈBRE ROMAN
DE LÉON TOLSTOÏ
ET EN FAIT UNE
MISE EN SCÈNE DÉLIÉE,
ORIGINALE. SIMPLE
DANS LA PARTITION
DE L'HÉROÏNE,
GOLSHIFTEH FARAHANI
IMPOSE
SA PERSONNALITÉ
DÉLICATE ET PROFONDE.
ELLE EST BIEN ENTOURÉE.



n connaît mieux Gaëtan Vassart comme comédien que comme metteur en scène. Il s'attaque à un monument de la littérature mondiale, souvent adapté au cinéma, en choisissant le grand roman de Léon Tolstoï *Anna Karénine*. Mais ce défi ne lui suffit pas, il en choisit un autre, confier le rôle-titre à une jeune femme mondialement reconnue pour son parcours au cinéma, mais qui débute au théâtre en France.

Golshifteh Farahani, caractère intrépide et élevée dans son pays, l'Iran, dans un milieu où le théâtre était la vie - son père est un célèbre comédien et metteur en scène -, relève ce défi avec beaucoup de modestie et de grâce, beaucoup d'intelligence et de charme. Elle parle un français fluide et naturel.

Golshifteh Farahani, sublime héroïne tolstoïenne, durant les répétitions au Théâtre de la Tempête.

peu près homogène, elle impose la personnalité attachante et tragique d'Anna Karénine, sans aucun effort apparent. Cette jeune femme ravissante, à l'affiche du film de Jim Jarmusch *Paterson*, en compétition officielle à Cannes, sait faire oublier qu'elle est une star internationale.

QUELQUE CHOSE DE CANDIDE. La manière dont Gaëtan Vassart organise son spectacle est singulière: nécessité fait loi, le spectacle ne dispose que d'un budget restreint. Il fait avec ce qu'il a: pas de décor dispendieux, mais une utilisation intéressante de la musique - non sans moments inattendus comme *La Valse à mille temps* de Jacques Brel, au moment du bal, scène très réussie. Il sait aussi que Golshifteh Farahani est une musicienne



LA TEMPÊTE

Cartoucherie
de Vincennes (75^e)

TÉL.:

01 43 26 36 38

HORAIRE:

du mar. au sam. à 20h.

dim. à 16h.

JUSQU'AU

12 juin.

DURÉE:

2h15.

PLACES:

de 12 à 20 €.

virtuose. Elle se met parfois au piano et ces moments sont très jolis.

La troupe suit bien le mouvement, avec d'excellents éléments - lumineuse Emeline Bayart, farouche Sabrina Kouroughli, et les très sûrs Alexandre Steiger, Xavier Legrand, Stanislas Stanke, pour n'en citer que trois. On regrette d'autant plus la faiblesse du Vronski de Xavier Boiffier, que l'on

n'entendait que difficilement les premiers jours et qui est bien pâle.

Sans moyens, Gaëtan Vassart signe un spectacle qui a quelque chose de candide dans son approche franche du plateau. Il est ennemi de toute sophistication. Il veut raconter une histoire et son adaptation ne trahit en rien l'épais roman. Il s'appuie évidemment beaucoup sur la personnalité sensible de Golshifteh Farahani. Il est dommage que les costumes ne la servent pas, n'était une robe noire un peu plus seyante que les autres. Mais même sans cet appui, la comédienne est si intelligente et nuancée qu'elle impose une Karénine bouleversante. La jeune exilée iranienne peut se retrouver en elle, cette étrangère à son milieu, cette étrangère à l'univers médiocre dans lequel elle cherche l'absolu de l'amour.

C'est en cela aussi que Golshifteh Farahani est complètement légitime: elle apporte à Anna Karénine, par-delà le temps et les pays, quelque chose de son expérience intime et sans doute indicible. Les esprits forts n'alme-

L'actrice franco-iranienne joue, au théâtre, le rôle d'Anna Karénine et sera à Cannes pour le film de Jim Jarmusch. Rencontre

de JACQUES NERSON (et) AUDOIN DESFORGES

Quand il a été annoncé que Golshifteh Farahani allait jouer « Anna Karénine », la température est montée d'un cran au journal. Les cinéphiles citaient les films où elle a tourné, depuis « Mensonges d'Etat », de Ridley Scott, et « A propos d'Elly », d'Asghar Farhadi, jusqu'aux « Malheurs de Sophie », de Christophe Honoré, où elle incarne la mère de la petite polissonne, et à « Paterson », de Jim Jarmusch, en sélection officielle au Festival de Cannes. Ils auraient donné un bras pour l'interviewer. Quelle déception quand ils ont compris que ça se passait au théâtre ! C'est donc le chroniqueur dramatique qui s'y colle. En chemin, il s'exerce à prononcer son prénom. Pas moyen. Le mot « gefilte » lui vient aux lèvres. Lamentable. En persan, Golshifteh veut dire « amoureuse de la fleur ». C'est autrement plus joli que gefilte fish (« carpe farcie », en yiddish).

Le lapsus ne l'aurait pas vexée, elle a trop d'humour pour ça. Aucune actrice n'est moins narcissique. Nul apprêt, elle est naturellement belle. Mais en doute : « Vous savez, dans la rue, on ne se retourne pas sur mon passage. Pas besoin de lunettes de soleil pour me cacher. Et je ne suis pas coquette. Louis Garrel, mon ancien compagnon, me l'a assez reproché ! » Il est en tout cas courageux de revenir au théâtre quand on s'en est si longtemps éloigné : « Je suis d'une famille de théâtre, j'en faisais en Iran. A 18 ans, j'ai travaillé avec un disciple de Grotowski. » Elle voulait partir pour l'Italie rencontrer Thomas Richards, qui fut le principal collaborateur du maître polonais, mais le cinéma l'avait déjà happée, et les rendez-vous manqués se sont accumulés : « J'ai été sur le point de jouer avec Peter Brook, mais chaque fois ça a été annulé. Grâce à Louis Garrel j'ai fréquenté Luc Bondy, il a été question d'un rôle pour moi dans "Ivanov", là encore ça ne s'est pas fait. Enfin Gaëtan Vassart est venu, que je ne connaissais pas. Le miracle. »

Quand elle est partie sur un tournage avec son adaptation d'« Anna Karénine » sous le bras, elle s'est effrayée : « Tous ces monologues... Quand je suis arrivée, il y a sept ans et demi, je ne parlais pas un mot de français. J'ai lu horriblement mal. C'était honteux. Moi j'ai appris le français dans la rue, sans prendre de cours. Mes partenaires sortaient tous du Conservatoire et moi je débarquais comme une petite grenouille de cinéma, incapable de dire "agita triomphalement" ou "hurlement lugubre" ! » Le joli rire qui fuse ici n'a pourtant rien d'un coassement. Elle a l'impression d'être au paradis. S'extasie sur son metteur en scène, ses partenaires, son personnage : « Tolstoï voulait écrire un roman contre l'adultère, mais il est tombé amoureux d'Anna et le roman est parti dans une autre direction. Comme dit Gaëtan, c'est une Madame Bovary russe. » Compte tenu de sa notoriété, elle aurait pu choisir un théâtre plus en vue, mais elle est fière de jouer à la Tempête : « Retrouver la scène, c'est revenir à ma base. Comme si ma mère me prenait dans ses bras. »

L'Iran lui manque « comme un enfant perdu qu'on n'oubliera jamais ». Cet impossible deuil justifie son nomadisme. « Je n'ar-

rive pas à me dire : "Voilà, j'habite ici." Il y a quelque temps, j'ai failli acheter un appartement à Paris, la banque a tant fait de difficultés que j'y ai renoncé. Je voulais même quitter la France, je ne voulais plus vivre dans un pays où tout est si compliqué. Je suis comme certains divorcés : après l'Iran, je ne peux pas me marier avec un autre pays. Mes racines sont comme celles des orchidées : à l'air libre. Si j'ai un jour un enfant, peut-être m'en procurera-t-il de nouvelles. » Des enfants, justement, elle compte en avoir. Et leur apprendre le farsi. Intarissable sur ce sujet, elle se montre ardemment patriote. Au point, tout en reconnaissant qu'il s'agit d'une « affreuse dictature », de féliciter le régime iranien de maintenir la cohésion d'un pays si composite : « La langue perse n'est pas majoritaire. On a des Turcs, des Kurdes, des Arabes, des Baloutches collés au Pakistan... L'Iran peut éclater si on ne le tient pas bien en main. »

Elle est reconnaissante à la France de l'avoir adoptée, mais « il faut apprendre les noms des vins, des fromages, Baudelaire, Molière, les arrondissements de Paris... Il y a beaucoup de choses à savoir pour devenir français. Et puis on ne peut pas aborder certains sujets sans paraître ridicule ou complètement zinzin. » Athée mais en quête de spiritualité, elle évite par exemple d'en parler chez nous. Elle cite un proverbe chinois selon lequel Dieu cherche à aider les hommes, mais ne les trouve pas parce qu'ils sont soit dans le passé, soit dans le futur : « C'est pour ça qu'en France tout le monde est malheureux et râle : parce que le présent est perdu. A mon arrivée, ça me paraissait bizarre de rester quatre heures à table pour blablater. Quel ennui ! Maintenant j'y prends plaisir, je suis sans doute devenue parisienne. En Iran c'est pour danser et s'enivrer qu'on se réunit. Comme pendant les guerres où l'on peut mourir à chaque instant. En France on croit avoir l'éternité pour soi. Même pas de tremblements de

terre, on n'est menacé par rien. Enfin, jusqu'aux attentats terroristes... Si on ne souffre pas, si on n'est pas torturé, on n'existe pas. Si quelqu'un est joyeux, s'il sourit, on lui demande ce qu'il a. Ça, je l'ai appris en quatre ans de vie commune avec Louis Garrel. Pas seulement de lui mais de son entourage : ici c'est de l'angoisse que naît l'orgasme. Alors que l'Iran est un pays un peu bordélique où le futur n'existe pas. La gloire est passée, il n'y a pas d'avenir, alors on s'amuse. On adore pleurer en écoutant de la musique ou de la poésie. Ce n'est pas la douleur, mais la mélancolie. Et quand on fait la fête, on fait la fête. Ici les gens ont l'air si angoissés dans le métro ! Si je reste plus de six mois sur place, j'ai peur de devenir comme eux. »

Il faut alors voir Golshifteh Farahani mimer l'allégresse des bambocheurs iraniens, puis les faces de carême des usagers de la RATP. Et l'entendre rire. Pas étonnant que cette princesse persane, fraîche comme ses fleurs affectionnées, ait d'abord été pianiste. Des oiseaux se sont nichés dans sa gorge. □

« Anna Karénine », d'après Léon Tolstoï, adapté et mis en scène par Gaëtan Vassart. Théâtre de la Tempête, Paris 12^e, 01-43 28 36 36, 20 heures. Du 12 mai au 12 juin.

■ Né en 1983 à Téhéran (Iran), Golshifteh Farahani a joué aussi bien dans des films comme « Syngué Sabour » d'Alij Rahimi, qu'« Les Malheurs de Sophie » de Christophe Honoré, que dans le cinquième volet de « Pirates des Caraïbes », qui sortira en 2017.

MADemoiselle JULIE (création le 8 février 2018 à La Comédie d'Amiens)

[La presse en parle]

« Après avoir adapté avec talent *Anna Karénine*, Gaëtan Vassart met en scène un autre grand personnage théâtral féminin en quête d'émancipation : *Mademoiselle Julie* dans la tragédie naturaliste d'August Strindberg. Il en propose une version modernisée et explore au microscope le trouble entre les deux personnages principaux. [...] Anna Mouglalis est une brillante Julie, Xavier Legrand a une colère contenue qui finira par éclater et Sabrina Kouroughli, excellente, est tranchante à chacune de ses apparitions. [...] Un spectacle toujours captivant où ce trio impeccable de comédiens ainsi que la mise en scène poussant chaque personnage dans ses retranchements offrent un intrigant et vénéneux face à face.»

Froggydelight.com - Nicolas Arnstam

« Kristin (Sabrina Kouroughli), la cuisinière, surveille la cuisson, puis sert le repas de Jean, son presque fiancé (Xavier Legrand). Ainsi débute cette adaptation de *Mademoiselle Julie*, mise en scène par Gaëtan Vassart et créé à Amiens(...) La pièce n'a rien perdu de son odeur de soufre, Julie, interprétée par Anna Mouglalis qui donne sa fièvre et son incomparable voix de basse vibrante au personnage finit dans les bras de Jean, sous les yeux d'une Kristin résignée.» **L'Humanité - Gérald Rossi**

« Après l'adaptation cinématographique de Liv Ullmann en 2014 avec la sculpturale Jessica Chastain, c'est au tour de Gaëtan Vassart de se frotter à ce texte âpre, à la cruauté mordante, mortifère[...] Amoureux d'actrices uniques, ineffables, après avoir dirigé la lumineuse Golshifteh Farahani dans une version féminine d'Anna Karénine, il confie le rôle de l'héroïne vénéneuse et funeste du dramaturge suédois à Anna Mouglalis. Corps longiligne, voix rauque si singulière, c'est un diamant brut, particulier, dont il faut ciseler le jeu pour qu'émotion et intention se conjuguent intensément.»

Mediapart - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

« Gaëtan Vassart adapte et met en scène la tragédie naturaliste de Strindberg où les rêves et les désirs se fracassent sur la fatalité du réel (...) Un pièce dure, âpre, physique dans laquelle excellent Anna Mouglalis (*Mademoiselle Julie*) et Xavier Legrand (Jean) sous le regard étonné puis horrifié de Sabrina Kouroughli (Kristin), un très bon moment de théâtre !» **Le Courrier Picard – Mélanie Carnot**

« La justesse de la mise en scène, une distribution en parfaite adéquation avec les personnages, un décor approprié, font de cette adaptation une réussite. Charmeuse, ensorceleuse, imprévisible, mais aussi violente et dominatrice, Anna Mouglalis, avec sa voix envoûtante se coule dans le rôle comme s'il avait été créé pour elle. Face à elle, Xavier Legrand déploie toute son énergie et son talent pour incarner ce valet habité de l'ambition de sortir de sa condition de domestique[...] Le rôle de Kristin, le seul des trois personnages à se satisfaire de sa condition sociale, est joué tout en finesse par la jeune Sabrina Kouroughli.» **Regarts.org - Élishéva Zonabend**

« Anna Mouglalis incarne une *Mademoiselle Julie* du 21ème siècle (...) Tout en restant fidèle au texte de Strindberg, Gaëtan Vassart prend ici le parti de rendre cette pièce très moderne (...) Adaptation de la pièce du suédois August Strindberg, mise en scène par Gaëtan Vassart, la pièce emmenée par une Anna Mouglalis magnétique et éblouissante a fait le bonheur des spectateurs qui ont eu la chance de la découvrir en avant-première.» **Toutelaculture.com - Sarah Dray**

« Une pluie de ballons et de confetti rouges tombe en pluie et jonche le sol pendant la fête de la Saint-Jean. Les confetti se retrouveront sur les draps qui accueillent l'étreinte de Julie et Jean, symbolisant le sang de la défloration. Plus tard, le sang de la décapitation du serin sacrifié par Jean tâche les mains de Julie – ce sang qui symbolise la violence et préfigure l'issue tragique, sur les fonds sonore battement de

coeur angoissant. Et pourtant, Julie jamais ne se départit de son flegme ni ne semble gagnée par le désarroi. Le jeu d'Anna Mouglalis, très naturel, séducteur jusqu'à la fin, est déstabilisant.»

La Grande Parade - Imane Akalay

« Le metteur en scène a retrouvé deux acteurs qu'il avait dirigés dans *Anna Karénine*. Sabrina Kouroughli porte bien le personnage de Kristin. Asservie aux maîtres, elle accepte les différences sociales et ne peut accepter les transgressions de Julie. Xavier Legrand incarne Jean. Il résiste au mépris de Mademoiselle Julie. C'est Anna Mouglalis que Gaëtan Vassart a choisi pour incarner cette dernière. Grande, en pantalon, bottines à talons aiguilles et décolleté tombant sur les épaules, marchant à grands pas d'un air déterminé, elle exprime bien la volonté de Julie d'agir en homme. Sa voix rauque et grave la rend convaincante aussi bien en dominatrice qu'en femme désespérée et perdue. » **SNES - Micheline Rousselet**

« Après avoir porté *Anna Karénine* au théâtre, Gaëtan Vassart travaille à la mise en scène de la célèbre pièce *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg. Anna Mouglalis, qui incarnera l'héroïne, raconte ce projet en cours d'édification. "Je rêvais de ce projet depuis le Conservatoire. Ce chef d'œuvre échappe à la raison malgré son immense acuité. Parmi les thèmes qu'il aborde, celui du désir féminin est rarement mis en avant. J'ai été d'autant plus enthousiasmée d'aborder ce projet avec Gaëtan Vassart. Il a ce talent de permettre la remise en question permanente, ce qui est crucial pour pouvoir s'approprier la parole d'un personnage. L'intrigue originelle a pour cadre la Suède de la fin du XIXe, mais un héritage écrase encore nos pensées. La violence que Julie côtoie répond au désir qu'elle revendique...»

Théâtral Magazine - Victoria Hatem

« Gaëtan Vassart adapte et met en scène la tragédie naturaliste de Strindberg où les rêves et les désirs se fracassent sur la fatalité du réel (...) Un pièce dure, âpre, physique dans laquelle excellent Anna Mouglalis (Mademoiselle Julie) et Xavier Legrand (Jean) sous le regard étonné puis horrifié de Sabrina Kouroughli (Kristin), un très bon moment de théâtre !»

Le Courrier Picard – Mélanie Carnot

2014-2015: **TONI M.** de et par Gaëtan Vassart, mise en scène Sabrina Kouroughli avec l'Aide à la création des textes dramatiques du Centre national du Théâtre (texte primé en 2012), en résidence de création à La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon-Centre national des écritures du spectacle, avec le soutien de la Mousson d'Été, MEEC des écritures contemporaines, spectacle créé au Festival d'Avignon, Théâtre des Halles.

TONI M (création le 7 juillet 2014)

*Gaëtan Vassart a écrit un très beau texte. Poétique, vrai, généreux... Qu'il assume, franc comédien, entre un billot sur lequel il fait son boulot d'équarisseur, poulets morts, et un vivant coq flamboyant. Dont il protège la cage par un torchon, quand ce qu'il dit ou fait est trop cruel. Et ça l'est parfois, comme ses souvenirs d'enfant de la campagne belge, où tuer un poulet est un boulot normal. C'est un beau boulot qu'a fait là Gaëtan Vassart. À mains nues, sans contrefaçon, et cœur sur la main. Adoube par Bernard Sobel -une référence-, il est fort applaudi par les spectateurs. **La Provence – Danièle Carraz***

Gaëtan Vassart, comme acteur, a une présence étrange et forte, une enveloppe brute qui libère des mots et des sentiments pleins de finesse. Il ne fait pas de Musulin un héros ou un salaud. Il efface quasiment Musulin lui-même pour créer un personnage plus universel, banal et noble, à aimer sans passer par les habituelles catégories morales et romanesques... Jeu rude, décor rude, presque sordide, mais le texte a sa grâce – des inflexions imprévues, une langue musclée, une sensibilité masquée. Ce n'est pas anecdotique,

c'est un parcours mental qui saisit des rêves et des sensations, bien au-delà de l'histoire même... Une réussite. **Web Théâtre – Gilles Costaz**

Enthousiasmant de découvrir tout ce que le spectacle de ce jeune acteur parvient à toucher et à dire, drôle et stimulant! Gaëtan Vassart invite le public à constater la puissance de ce partage temps que permet le théâtre. « On passe un peu de temps là ensemble, mettons, bon, que ça dure un peu plus longtemps que prévu », lance l'acteur dans un moment de collusion parfaite avec son personnage. S'ensuit un moment de silence inattendu, anormalement long : un luxe de néant comme on ne s'en offre presque jamais, à la vie comme à la scène. **Blog "Coup de de Théâtre" - Le Monde.fr – Judith Sibony**

Gaëtan Vassart nous emmène dans la tête de Toni Musulin. En novembre 2009 ce convoyeur de fonds détourna sa cargaison: 11,6 millions d'euros qu'il « trimballait dans son dos ». Dans un espace où l'on devine sa cellule, l'homme raconte son équipée tout en plumant un poulet. Tel Icare qui brule ses plumes en volant trop près du soleil, Toni détaille les rêves que le butin lui permettra de réaliser. Mais au détour des paroles on devine qu'il y croit sans trop y croire. Interprète de son texte, Gaëtan Vassart dote ce voyage intérieur et cette réflexion sur l'utopie, d'une âpreté parfois virulente, tantôt drolatique. **France Bleu – Michel Flandrin**

L'écriture de Gaëtan Vassart est réellement passionnante ; fluide tout en étant rythmée, elle sait développer et suivre les méandres de l'imagination du personnage jusque dans des sphères doucement poétiques et presque délirantes. Elle fonctionne comme un appel d'air salutaire. D'autant plus salutaire que c'est Gaëtan Vassart, lui-même, qui donne vie au personnage. Comédien accompli à la présence charnelle forte, il a beaucoup travaillé sous la direction de Bernard Sobel qui est venu l'aider sur cette production en tant que collaborateur artistique, il donne ainsi à la personnalité de Toni M. une dimension saisissante dans l'espace apparemment réaliste, qui nous renvoie pourtant à une autres temporalité mêlant passé, présent et futur. Son jeu ne cesse de nous déconnecter de la stricte réalité pour nous mener dans on ne sait quel infernal imaginaire. C'est tout simplement remarquable. **Revue Frictions – Jean-Pierre Han**

Gaëtan Vassart décide d'imaginer le récit de ce rêve fou de Toni Musulin, et l'interprète à partir de la Cour de prison où il est enfermé. Un monologue aux registres changeants, parfois quotidiens, parfois poétique, toujours à hauteur d'homme, sous la figure d'Icare qui se brûle les ailes. Un récit pour donner du sens et de l'humanité à un acte littéralement extraordinaire. Ce texte a donné lieu à une résidence à la Chartreuse. **La Terrasse – Eric Demey**

Diplômée du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2004 (classes de Joël Jouanneau, Philippe Adrien et Gérard Desarthe) après **l'INSAS (Bruxelles) et la classe libre à l'École Florent. Obtention d'un Bac Scientifique au lycée Daschbeck, Bruxelles.** Gaëtan Vassart travaille en compagnonnage sous la direction de Bernard Sobel (*Dons, mécènes et adorateurs* d'Ostrovski au T2G; *Le mendiant ou la mort de Zand* de Iouri Olecha à la Colline; *Amphitryon* de Kleist à la MC93; *La pierre* de Mayenburg à la Colline; *Hannibal* de Grabbe au Théâtre de Gennevilliers).

Il joue sous la direction de Philippe Adrien (*Yvonne, princesse de Bourgogne; Meurtres de la Princesse juive d'Armando Llamas*), Michel Didym (*Poëub* de Serge Valetti à la Colline), Joël Jouanneau (*Préparatifs d'immortalité* de Handke), Pauline Bureau (*Songe d'une nuit d'été*), Gérard Desarthe (*Hôtel Fragments* d'après Ivanov de Tchekhov), Sarah Capony (*Femme de chambre* de Markus Orth), Fida Mohissen (*Le Roi, c'est le roi* de Saad Allah Wanouss), Marc Feld (*La Comédie des erreurs* de Shakespeare

au Théâtre de Chaillot), Brigitte Jacques (*Pseudolus* de Plaute à l'Auditorium du Louvre) et Yves Beaunesne (*Le Cid* de Corneille). Auteur de chansons, il écrit paroles et musiques de trois albums et se produit dans diverses salles (Francofolies de Spa, 1ère partie à l'Olympia, Les Trois Baudets...). Auteur de théâtre, il écrit et met en scène : *Toni M.* (texte qui reçoit l'Aide à la création du Centre national du Théâtre en 2011, en résidence à la Chartreuse puis crée au Théâtre des Halles, *Festival d'Avignon*); *Peau d'Ourse* d'après le conte italien du *Pentamerone*, à la Maison de Radio France avec Anne Alvaro. En 2015, il adapte *Anna Karénine - les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi*, première adaptation théâtrale en France du roman de Tolstoï, qu'il met en scène au Théâtre de la Tempête en 2016.. **En 2019, il met en scène avec Sabrina Kouroughli Bérénice de Racine au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre dramatique national du Val-de-Marne** puis en tournée. La même année, il met en scène *Aznavour, mon petit frère* d'Aïda Aznavour-Garvarentz, au Grand Théâtre de la Ville du Luxembourg.

www.larondedenuit.fr

CRÉATIONS de 2014 à 2019:

2019-2020: **BÉRÉNICE** de Jean Racine, coproduction Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne, Théâtre du Jeu de Paume à Aix En Provence; Théâtre du Pont des Arts de Cesson-Sévigné, **avec l'aide** de la Spedidam et la participation artistique du Jeune Théâtre National; **en résidence au CENTQUATRE-PARIS** et au Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne.

2018-2019: **MADemoiselle JULIE** d'après August Strindberg, Production La Comédie de Picardie, coproduction Compagnie La Ronde de Nuit, Scène nationale d'Albi.

2016-2018: **ANNA KARÉNINE - LES BALS OÙ ON S'AMUSE N'EXISTENT PLUS POUR MOI** d'après Léon Tolstoï, **coproduction** du Théâtre national de Nice, Théâtre Montansier-Versailles ; **Avec l'aide à la production** de la Drac Île-de-France – ministère de la Culture et de la Communication, de l'Adami, de la Spedidam, de la Mairie de Paris; **avec la participation artistique** du Jeune Théâtre national .

2014-2015: **TONI M. (LES PIEDS SUR TERRE, LA TÊTE DANS LES ÉTOILES ET ONZE MILLIONS SIX CENT MILLE EUROS DANS MON DOS)**, de Gaëtan Vassart avec l'Aide à la création des textes dramatiques du Centre national du Théâtre (texte primé en 2012), en résidence de création à La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon-Centre national des écritures du spectacle, avec le soutien de la Mousson d'Été, MEEC des écritures contemporaines, spectacle créé au Festival d'Avignon, Théâtre des Halles.

Petit frère, la grande histoire Aznavour, créé au Grand Théâtre du Luxembourg, direction Tom Leick-Burns, le 16 octobre 2019, avec le soutien de l'ambassade de France en Arménie, le Ministère de la Culture en Arménie, et la Focuna-Luxembourg.

LE QUOTIDIEN (Luxembourg):

Une vie incroyable résumée avec brio en 1 h 20 de pièce

Au-delà de l'hommage réussi à l'homme et à l'artiste, de la narration émouvante d'une vie, ce Petit Frère propose également une réflexion pertinente sur l'amour fraternel, sur la création

artistique, sur la vie de bohème, sur la migration, sur l'intégration, sur le génocide aussi. Des sujets qui, pour les derniers, résonnent étrangement avec l'actualité et ce qui se passe au Kurdistan... La mise en scène est sensible, les comédiens sont touchants. Sur scène, Laure Roldan est Aïda. Grégoire Tachnakian interprète Charles. Il est sombre, elle est solaire. Mais les deux comédiens deviendront à différents moments également d'autres personnages ayant un lien avec le récit, voire eux-mêmes lors d'une courte scène. L'ensemble émeut autant qu'il bouscule.
Pablo Chimienti, le 17 octobre 2019

LUXEMBOURG WORT (La voix du Luxembourg)

Laure Roldan et Grégoire Tachnakian multiplient savoureusement les rôles, donnant belle ville aux protagonistes du récit. Gaëtan Vassart les a installés dans une scénographie tout aussi multiple de juste inventivité, donnant à "voir" ses différents lieux et environnements...

En un peu plus d'une heure d'évocation émouvante et souriante, en toute empathie communicative, ils réussissent à mettre en évidence l'importance des racines familiales et arméniennes, l'affection perpétuée de la "grande soeur", la volonté indéfectible du jeune homme en dépit de tous les obstacles, la relation décisive avec Edith Piaf.

Stéphane Gilbert, le 18 octobre 2019

[Théâtre] "Petit Frère", une pièce sur Aznavour, témoin du XXe siècle

Dans [Concerts-Spectacles](#), [Culture](#) Mis à jour le 17/10/19 14:51 | Publié le 17/10/19 14:48

Laure Roldan et Grégoire Tachnakian interprètent Aïda et Charles Aznavour. (Photos ©Boshua)

Le théâtre des Capucins accueillait, mercredi, Petit Frère, la grande histoire Aznavour, la première de cette adaptation scénique du roman autobiographique d'Aïda Aznavour-Garvarentz, la sœur de Charles Aznavour, signée Laure Roldan, Gaëtan Vassart et Armen Verdian. Une pièce émouvante à la fois personnelle et historique.

Charles Aznavour, décédé en octobre de l'année dernière, était un des derniers géants de la chanson française. Un monstre sacré auteur de quelque 1 200 chansons. Parmi elles : *Je m'voyais déjà, La Bohème, Les Comédiens, Non je n'ai rien oublié, Emmenez-moi...* Du coup, à l'international, il était le chanteur français le plus connu, le plus écouté, le plus admiré.

Sacré pied de nez au destin pour ce fils d'apatrides, arrivés en France par hasard, alors qu'ils prenaient le chemin du Nouveau Monde. Pour cet artiste petit, au physique ingrat, à la voix fluette qui a dû arrêter l'école à l'âge de 9 ans, faute d'argent, pour se lancer, déjà, dans le monde de la scène, du cirque, du music-hall... histoire de gagner quelques pièces.

Une vie difficile, dure, pénible... qui fera de lui «un artiste en colère depuis trois générations», dira le chanteur. Une phrase que reprendra sa sœur de seulement seize mois son aînée, Aïda, dans son roman autobiographique,

Petit Frère, publié en 1986 et qui a servi de point de départ à Laure Roldan, Gaëtan Vassart et Armen Verdian pour leur pièce ; un projet, rappellent les artistes, entamé avant le décès de Charles Aznavour l'an dernier.

La vie avant le succès

Aïda et Charles, sorte de binôme quasi gémellaire, ont connu des parcours presque identiques jusqu'au succès, tardif, de Charles, une fois atteinte la quarantaine. C'est toute cette vie – ces vies – avant que le nom Aznavour se retrouve «en haut de l'affiche, en dix fois plus gros que n'importe qui» que raconte la pièce. Une vie en grande partie oubliée par le public.

Et pour la raconter, il faut remonter bien avant 1924, année de naissance de Charles, ou même 1923, année de naissance d'Aïda. Pour comprendre la saga Aznavourian, véritable nom de l'artiste, il faut remonter au XIXe siècle. Voyager aussi : en Russie, à la cour du tsar Nicolas II, à la rencontre d'Alexandra Feodorovna et de son confident Raspoutine, où travailla son grand-père ; puis en Géorgie où naîtra son père Micha ; dans l'Empire ottoman, où naîtra sa mère Knar ; à Constantinople, où le couple se rencontrera. Deux familles arméniennes épargnées par la Première Guerre mondiale, mais décimées en 1915 lors du génocide arménien.

De quoi marquer durablement une famille à partir de là, en exil et apatride. Et encore, les malheurs sont loin d'être finis pour les Aznavourian. Micha participera à la Seconde Guerre mondiale, dans l'armée française. La famille connaîtra la débâcle de 1940, l'Occupation, la résistance, la faim... Ainsi que le groupe résistant de Missak Manouchian.

Incroyable histoire qui fait finalement de Charles Aznavour, un témoin privilégié de l'histoire du XXe siècle. Mais c'est sa sœur Aïda, qui va devenir «la mémoire de la famille». C'est donc elle qui narre l'histoire de son «Apaïguess» (petit frère en arménien). Ses racines, ses jeunes années, mais après aussi ses échecs artistiques, ses réussites, son travail acharné, sa relation passionnée avec Édith Piaf, qui changera sa vie en le prenant sous son aile pendant des années, avant que Charles devienne un incontournable du music-hall et de la chanson française.

Des réflexions pertinentes

Une vie incroyable résumée avec brio en 1 h 20 de pièce. Sur scène, Laure Roldan est Aïda. Grégoire Tachnakian interprète Charles. Il est sombre, elle est solaire. Mais les deux comédiens deviendront à différents moments également d'autres personnages ayant un lien avec le récit, voire eux-mêmes lors d'une courte scène.

Au-delà de l'hommage réussi à l'homme et à l'artiste, de la narration émouvante d'une vie, ce *Petit Frère*, malgré une scénographie assez réduite, propose également une réflexion pertinente sur l'amour fraternel, sur la création artistique, sur la vie de bohème, sur la migration, sur l'intégration, sur le génocide aussi. Des sujets qui, pour les derniers, résonnent étrangement avec l'actualité et ce qui se passe au Kurdistan.

Alors, oui, lors de cette première, les spectateurs ont dû faire face à quelques hésitations sur scène ; oui, on pourrait débattre de la pertinence de l'une ou l'autre scène, mais dans l'ensemble ce *Petit Frère* est une grande réussite. Les comédiens sont touchants, la mise en scène sensible. L'ensemble émeut autant qu'il bouscule. Dommage, du coup, que la salle du théâtre des Capucins soit restée en grande partie vide lors de cette représentation unique dans la capitale. *Pablo Chimienti*

REVUE DE PRESSE BERENICE, mise en scène de SABRINA KOUROUGHLI ET GAËTAN VASSART:

2019: **BÉRÉNICE** de Jean Racine, coproduction Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne, Théâtre du Jeu de Paume à Aix En Provence; Théâtre du Pont des Arts de Cesson-

Séviégné, **avec l'aide** de la Spedidam et la participation artistique du Jeune Théâtre National; **en résidence** au CENTQUATRE-PARIS et au Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne.

La presse en parle: Extraits de Bérénice

TÉLÉRAMA

Sublime tragédie de la séparation et du deuil amoureux, on ne résiste pas à signaler l'intérêt passionné qu'on a porté au travail sur Bérénice de Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli... Pieds nus sur l'immense tapis rouge qui recouvre le plateau vide — territoire de toutes les absences, de tous les départs —, les comédiens, en costumes modernes, sont les musiciens d'un orchestre, dans le temps comme suspendu de cet amour voué par la politique à la déchirure. **Fabienne PASCAUD, 1er Mai 2019**

L'HUMANITÉ

La Bérénice mise en scène par Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli, vient clore un cycle sur les grandes héroïnes après Anna Karenine, de Tolstoï, et Mademoiselle Julie, de Strindberg. Ils mettent en scène une pièce bouleversante du répertoire racinien. Il convient de saluer la réalisation de la pièce racinienne dans une mise en forme qui tend à l'épure — tout repose sur des lumières qui épousent, enveloppent les déplacements des acteurs et leur prise de parole — et la présence constante de tous les personnages sur le plateau — nos trois héros ainsi que leurs confidents, maillons et témoins essentiels de cette tragédie à l'œuvre —, face public dès lors qu'ils parlent ou assis sur des bancs taillés dans du bois qui font cercle. Ils manient l'alexandrin avec une profondeur de chant qui laisse entendre les volutes de cette langue (...) Bérénice ne sauve pas les apparences, elle sauve l'honneur. **Marie-Josée SIRACH (18 Mars 2019)**

THÉÂTRAL MAGAZINE

La grande réussite de ce spectacle, c'est d'amener le spectateur au plus près de la langue racinienne. Gaëtan Vassart y parvient par une mise en scène inventive mais très sobre, parfaitement adaptée à cette pièce qui est l'une des plus épurées de Racine. Le plateau présente une antichambre, sorte de ring de couleur pourpre, avec des banquettes où sont assis les comédiens. Ils se lèvent quand c'est leur tour, puis se rassoient, comme des musiciens qui viennent d'interpréter leur partition. Car c'est bien la musique racinienne qui est au centre de la mise en scène. Les vers de Racine sont rendus avec précision et clarté grâce au travail des acteurs (...) chaque acteur joue magnifiquement sa partition. On entend Racine comme rarement. **Jean- François MONDOT, 18 Mars 2019**

TÉLÉRAMA Fabienne PASCAUD, 1er Mai 2019

Marie- Josée Sirach, L'humanité, le 18 Mars 2019

2016: **ANNA KARÉNINE - LES BALS OÙ ON S'AMUSE N'EXISTENT PLUS POUR MOI** d'après Léon Tolstoï, **coproduction** du Théâtre national de Nice, Théâtre Montansier-Versailles ; **Avec l'aide à la production** de la Drac Île-de-France — ministère de la Culture et de la Communication, de l'Adami, de la Spedidam, de la Mairie de Paris; **coréalisation** avec le Théâtre de la tempête; **avec la participation artistique** du Jeune Théâtre National.

La presse en parle:
EXTRAITS:

"Nouvelle adaptation scénique d'Anna Karénine, le roman-fleuve et phare de Léon Tolstoï. Le belge Gaëtan Vassart a osé. Sa mise en scène chahutée apporte vitalité et insouciance à l'adaptation du roman visionnaire, qui brasse éclairage à la bougie et chanson de Jacques Brel, rideau, robe à paillettes et références austères au morbide plasticien contemporain Joseph Beuys. Il fait rayonner Golshifteh Farahani au milieu d'une talentueuse distribution."

TÉLÉRAMA (Fabienne Pascaud)

"Il faut du culot pour s'attaquer à « Anna Karénine ». Gaëtan Vassart gagne son pari. Haut la main. Quelques chaises, un lustre dont les chandelles vacillent et s'éteignent en même temps que l'héroïne, plus un panache de fumée, suffisent à évoquer la gare de Moscou lorsque, à l'arrivée d'Anna, un désespéré se jette sous un train, signe prémoniteur du sort qui attend la femme adultère. Si Gaëtan Vassart se contente de décors minimalistes, entourée d'excellents acteurs, la sublimité de Golshifteh Farahani n'est pas sujette à discussion."

LE NOUVEL OBSERVATEUR (Jacques Nerson)

"Les spectateurs sont enthousiastes, l'initiative de Gaëtan Vassart a le grand mérite de mettre en lumière Golshifteh Farahani pour la première fois sur un plateau en France. Golshifteh Farahani, divine Karénine, est magnifique, c'est indéniable. Elle est idéale pour interpréter Anna Karénine, «la plus belle femme de Russie», son accent et sa voix font merveille, son corps est souple comme celui d'un chat, et lorsqu'au bal elle commence à danser dans sa robe noire de deuil, se dévêtant de son manteau, puis envoyant balader ses chaussures, pour le comte Vronski, et que le coup de foudre les frappe sur la Valse à mille temps de Jacques Brel, ce sont tous les spectateurs - femmes et hommes - qui sont touchés. "

LIBÉRATION (Anne Diatkine)

"Gaëtan Vassart signe une adaptation pleine de probité du célèbre roman de Léon Tolstoï et en fait une mise en scène déliée, originale, simple. Dans la partition de l'héroïne, Golshifteh Farahani impose sa personnalité délicate et profonde. Elle est bien entourée, c'est un théâtre fraternel et vrai."

LE FIGARO (Armelle Héliot)

" Gaëtan Vassart, jeune dramaturge belge de trente-huit ans, dirige formidablement ses comédiens dans une adaptation pleine d'intelligence... On redécouvre la force et la violence d'Anna Karénine, qui ose son désir, et va au bout de son destin... De toute ma vie de spectatrice, on n'avait jamais vu la salle du Théâtre de la Tempête aussi pleine... Les références picturales à Joseph Beuys et Anselm Kiefer portent une proposition éclectique et de bon goût... Gaëtan Vassart nous rend toute la modernité du personnage d'Anna Karénine... L'idée de Golshifteh Farahani dans le rôle d'Anna Karénine est d'une pertinence absolue, sa présence et sa voix envoûtante vous clouent à votre fauteuil... Neuf cent pages en deux heures, l'adaptation rend toute la complexité de l'histoire et des personnages, sans jugement de valeur... L'humain est mis en scène dans sa complexité que Gaëtan Vassart nous donne à voir et sentir, avec une écriture stylistique dans plusieurs registres dramatique, une vraie réussite."

LA DISPUTE, France Inter (Arnaud Laporte, Anna Sigalevitch et Fabienne Pascaud)

"Mise en scène dynamique de Gaëtan Vassart, qui parvient à condenser 900 pages en deux heures et quart trépidantes. On passe d'une scène à l'autre d'un mouvement de chaises ou de rideau. On danse au bal sur du Jacques Brel ou du Amy Winehouse. Pour sa première pièce en français, l'actrice iranienne Golshifteh Farahani, 32 ans, irradie sur la scène de la Tempête...Elle rayonne , vibrante, et s'illustre dans un grand rôle tragique."

LE PARISIEN (Thierry Dague)

" Les premiers pas de Golshifteh Farahani au théâtre. Et une réussite que la jeune comédienne doit en grande partie aussi à Gaëtan Vassart, le metteur en scène, qui a adapté le roman de Tolstoï en lui apportant des touches de modernité et de trivialité plaisantes, jamais vaines ni caricaturales. Quant à la jeune troupe, en grande partie issue des mêmes classes au conservatoire de Paris, elle est juste épatante et soudée. Xavier Boiffier, Emeline Bayart, Alexandre Steiger, Sabrina Kouroughli, Stanislas Stanic...- sont parfaits pour emmener la belle Golshifteh au sommet du romantisme et de l'émotion. A la fois divertissant et pédagogique, mené tambour battant, le spectacle a vraisemblablement les atouts pour rencontrer le succès."

LE JOURNAL DU DIMANCHE (Alexis Champion)

" Un grand texte, une grande actrice pour incarner le rôle-titre, une troupe soudée autour, spectacle vif et limpide d'un peu plus de deux heures. Le metteur en scène dirige ses comédiens intelligemment, leur imposant un jeu ardent, juste et efficace. Golshifteh Farahani incarne avec grâce et vérité l'héroïne de Tolstoï [...] Sabrina Kouroughli campe une Kitty fraîche et insolente, Emeline Bayart (Daria) est irrésistible en femme bafouée. Les rôles masculins sont à l'avenant, avec un poignant Karénine incarné par Xavier Legrand et un Vronski (l'amant d'Anna) très distancé. Sur scène comme sur un plateau de cinéma, Golshifteh capte la lumière et s'avère une grande tragédienne : elle est « la lueur d'un incendie dans la nuit sombre » voulue par Tolstoï". **LES ECHOS (Philippe Chevilley)**

"Une réussite ! Sous la direction de Gaëtan Vassart, la troupe de neuf comédiens enchante le théâtre de la Tempête avec ses scènes dansées. Sans jamais sombrer dans le pathos, la comédienne iranienne exilée en France incarne avec une grande délicatesse le désespoir d'une femme bannie par la société pour avoir vécu pleinement son amour. C'est son premier rôle sur les planches tricolores. Il est inoubliable Saluons la qualité de l'adaptation de Gaëtan Vassart, qui restitue en deux heures sa complexité, de la naissance du désir féminin aux affres de la jalousie, en passant par l'analyse politique et sociale d'une Russie en pleine mutation". **L'EXPRESS (Igor Hansen-Love)**

"L'actrice franco-iranienne Golshifteh Farahani incarne sublimement l'un des personnages les plus troublants de l'histoire de la littérature, Anna Karénine [...] L'étrange beauté, la finesse du jeu, l'intériorité de Golshifteh Farahani surprennent et émerveillent. Et imposent le respect". **LES INROCKS (Hervé Pons)**

Ovation pour toute la troupe d'Anna Karénine à la Cartoucherie: applaudissements, larmes, émotion absolue. C'est un triomphe. Un véritable moment de magie: vite, allez applaudir l'adaptation virtuose d'Anna Karénine, par Gaetan Vassart. **STILETTO (Laurence Benaïm)**

"Du grand roman, Gaëtan Vassart tire une pièce où les échanges sont au cœur du drame. Ce sont les personnages, leurs sentiments et leurs liaisons que Vassart met en exergue. Les désirs sociaux sur lesquels Léon Tolstoï construit ses héros sont bien visibles : égalité entre les hommes et les femmes, entre les paysans et les propriétaires, entre gens de la ville et la campagne : que chacun soit libre d'utiliser son corps comme il l'entend. Les racines volontaires et idéalisées du communisme poussent au détour des répliques." **SCENEWEB (Hadrien Volle)**

" Le texte de Gaëtan Vassart met la résistance et l'émancipation des femmes en avant. C'est formidable, car ce parti pris modernise le texte, et n'en appauvrit pas le sens. Fougue et la vivacité de la troupe, presque toute issue du Conservatoire supérieur d'Art Dramatique. Quel bonheur de voir porter sur scène, avec à la fois humilité et vitalité, l'une des plus belles œuvres romanesques de tous les temps. Une œuvre qui, certes, radiographie une passion, mais qui, surtout, promeut des valeurs comme la liberté et la nécessité de l'instruction pour tous. " **FRANCE INFO**

TONI M (création le 7 juillet 2014)

Gaëtan Vassart a écrit un très beau texte. Poétique, vrai, généreux... Qu'il assume, franc comédien, entre un billot sur lequel il fait son boulot d'équarisseur, poulets morts, et un vivant coq flamboyant. Dont il protège la cage par un torchon, quand ce qu'il dit ou fait est trop cruel. Et ça l'est parfois, comme ses souvenirs d'enfant de la campagne belge, où tuer un poulet est un boulot normal. C'est un beau boulot qu'a fait là Gaëtan Vassart. À mains nues, sans contrefaçon, et cœur sur la main. Adoubé par Bernard Sobel -une référence-, il est fort applaudi par les spectateurs. **La Provence – Danièle Carraz**

Gaëtan Vassart, comme acteur, a une présence étrange et forte, une enveloppe brute qui libère des mots et des sentiments pleins de finesse. Il ne fait pas de Musulin un héros ou un salaud. Il efface quasiment Musulin lui-même pour créer un personnage plus universel, banal et noble, à aimer sans passer par les habituelles catégories morales et romanesques... Jeu rude, décor rude, presque sordide, mais le texte a sa grâce – des inflexions imprévues, une langue musclée, une sensibilité masquée. Ce n'est pas anecdotique, c'est un parcours mental qui saisit des rêves et des sensations, bien au-delà de l'histoire même... Une réussite. **Web Théâtre – Gilles Costaz**

Enthousiasmant de découvrir tout ce que le spectacle de ce jeune acteur parvient à toucher et à dire, drôle et stimulant! Gaëtan Vassart invite le public à constater la puissance de ce partage temps que permet le théâtre. « On passe un peu de temps là ensemble, mettons, bon, que ça dure un peu plus longtemps que prévu », lance l'acteur dans un moment de collusion parfaite avec son personnage. S'ensuit un moment de silence inattendu, anormalement long : un luxe de néant comme on ne s'en offre presque jamais, à la vie comme à la scène. **Blog "Coup de de Théâtre" - Le Monde.fr – Judith Sibony**

Gaëtan Vassart nous emmène dans la tête de Toni Musulin. En novembre 2009 ce convoyeur de fonds détourna sa cargaison: 11,6 millions d'euros qu'il « trimballait dans son dos ». Dans un espace où l'on devine sa cellule, l'homme raconte son équipée tout en plumant un poulet. Tel Icare qui brule ses plumes en volant trop près du soleil, Toni détaille les rêves que le butin lui permettra de réaliser. Mais au détour des paroles on devine qu'il y croit sans trop y croire. Interprète de son texte, Gaëtan Vassart dote ce voyage intérieur et cette réflexion sur l'utopie, d'une âpreté parfois virulente, tantôt drolatique. **France Bleu – Michel Flandrin**

L'écriture de Gaëtan Vassart est réellement passionnante ; fluide tout en étant rythmée, elle sait développer et suivre les méandres de l'imagination du personnage jusque dans des sphères doucement poétiques et presque délirantes. Elle fonctionne comme un appel d'air salutaire. D'autant plus salutaire que c'est Gaëtan Vassart, lui-même, qui donne vie au personnage. Comédien accompli à la présence

charnelle forte, il a beaucoup travaillé sous la direction de Bernard Sobel qui est venu l'aider sur cette production en tant que collaborateur artistique, il donne ainsi à la personnalité de Toni M. une dimension saisissante dans l'espace apparemment réaliste, qui nous renvoie pourtant à une autres temporalité mêlant passé, présent et futur. Son jeu ne cesse de nous déconnecter de la stricte réalité pour nous mener dans on ne sait quel infernal imaginaire. C'est tout simplement remarquable. **Revue Frictions – Jean-**

Pierre Han

Gaëtan Vassart décide d'imaginer le récit de ce rêve fou de Toni Musulin, et l'interprète à partir de la Cour de prison où il est enfermé. Un monologue aux registres changeants, parfois quotidiens, parfois poétique, toujours à hauteur d'homme, sous la figure d'Icare qui se brûle les ailes. Un récit pour donner du sens et de l'humanité à un acte littéralement extraordinaire. Ce texte a donné lieu à une résidence à la Chartreuse.

La Terrasse – Eric Demey